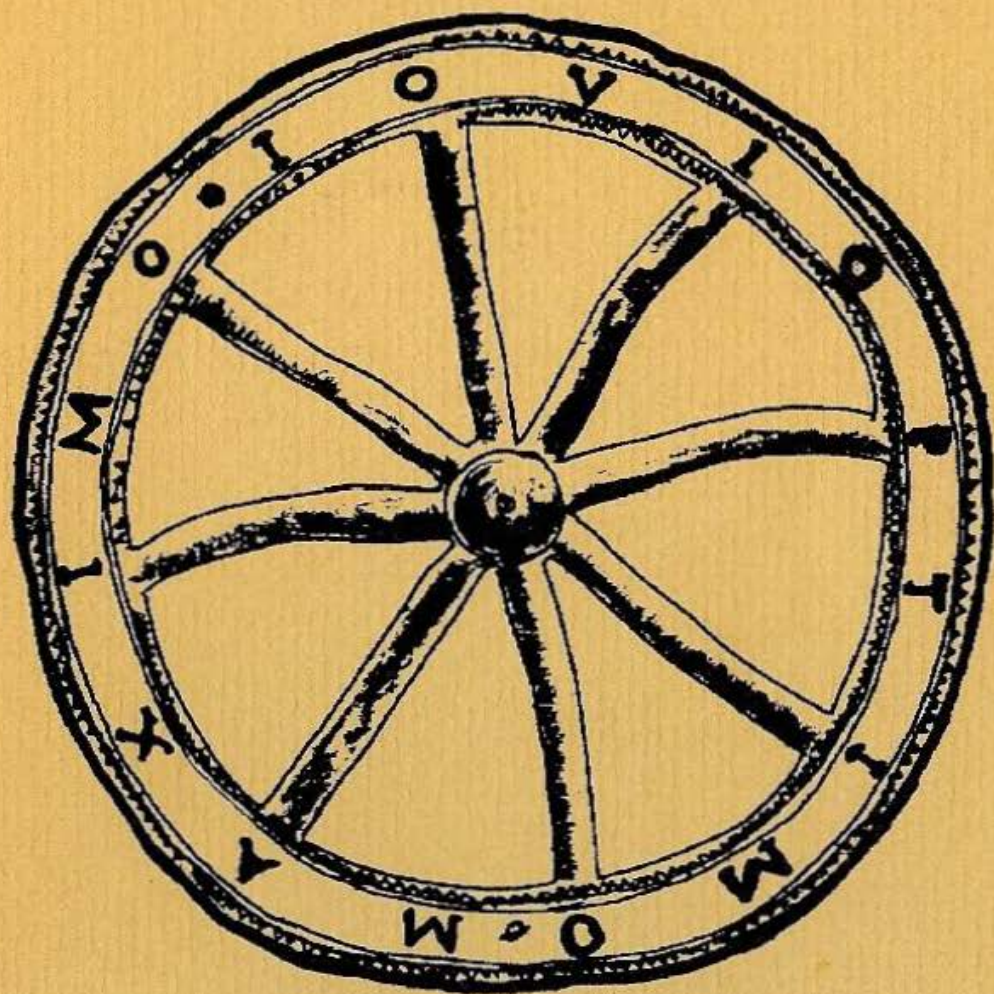


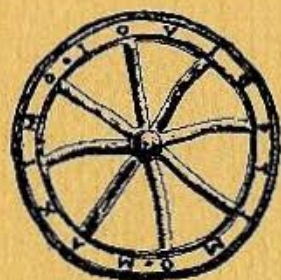
ANTAIOS

Equinoxe d'automne 1993

Vol 1. No. 2



LES DIEUX DES ECRIVAINS



ANTAIOS

Revue trimestrielle éditée par l'association ANTAIOS
168 rue Washington bte 2, B-1050 Bruxelles, Belgique.
Directeur et éditeur responsable: Christopher GERARD.

Tout article n'engage que son auteur. La reproduction de textes publiés par ANTAIOS est strictement interdite sauf accord écrit de la direction.

La cotisation donne droit à des réductions sur les activités de l'association **ainsi qu'à la revue:**

Membre sympathisant: 900 FB, 150 FF.
Membre de soutien : 1800 FB, 300 FF.
Membre d'honneur : Au bon plaisir.

Pour la Belgique, à verser sur le compte "Générale de Banque"
d'ANTAIOS: 210-0477993-29.

Pour la France, paiement en liquide ou par chèque à l'ordre de C.GERARD. Pour les autres pays: paiement en liquide ou par mandat postal adressé à C.GERARD.

OU SE PROCURER ANTAIOS ?

BRUXELLES

LIBRIS 40/42 Avenue de la Toison d'Or, B-1060 Bruxelles.
CHEVREUILLE-RENARD, 71 Rue des Eperonniers, B-1000 Bruxelles.
THUILIER, 467 Avenue de la Couronne, B-1050 Bruxelles.
LA BORGNE AGASSE, 17 Rue de la Tulipe, B-1050 Bruxelles.
PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES, 42 Avenue P. Héger, B-1050 Bruxelles.
TROPISMES, 11 Galerie des Princes, B-1000 Bruxelles.
FNAC, City 2, B-1000 Bruxelles.
GRAFFITI, 24 Rue E. Solvay, B-1050 Bruxelles.
BARDIT, 106 Rue du Midi, B-1000 Bruxelles.
UNIVERS PARTICULIER, 194 Chaussée de Charleroi, B-1060 Bruxelles.

METZ

LIBRAIRIE DE LA CATHEDRALE, 11 Place de la Cathédrale, La Cour Saint-Etienne, F-57000 Metz. Tél: 87.75.57.83.

PARIS

LA TABLE D'EMERAUDE, 21 Rue de la Huchette, F-75005 Paris.
LIBRAIRIE DU GRAAL, 15 Rue Jean-Jacques Rousseau, F-75001 Paris.
LIBRAIRIE COMPAGNIE, 58 Rue des Ecoles, F-75005 Paris.
GALERIE CYBELE, 65bis Rue Galande, F-75005 Paris.

LILLE

LE FURET DU NORD, Grand-Place.

EN GUISE D'EDITORIAL...

“Etre attentif à la trace des Dieux évanouis”

Martin HEIDEGGER

C'est à cette tâche exaltante que s'est attelée toute l'équipe d'ANTAIOS, suivant en cela le conseil du Sage de la Forêt Noire, qui est le même que celui prodigué par Alain DANIELOU dans l'entretien qu'il nous a accordé. Vers 1960, Eliade et Jünger avaient cru possible un redressement spirituel, d'où leur travail commun sous l'égide du géant Antée. Pour notre part, et en toute modestie, nous pensons que ce redressement est encore plus probable trente ans plus tard, en cette fin de siècle qui voit s'effondrer tant d'impostures...

En intitulant ce second numéro d'ANTAIOS “Les Dieux des Ecrivains”, nous avons voulu montrer que ce sont les artistes, les “amateurs” comme Alain Daniélou, qui saisissent le mieux, et bien avant tous les autres, cet Esprit du Paganisme dont nous appelons de nos vœux la renaissance.

Le numéro 1, qui est en voie d'épuisement, a remporté un succès plus qu'honorable. Les réactions favorables, les critiques constructives ont été nombreuses. Citons celle d'un universitaire, grand jungien devant Zeus, qui nous confie: “Je suis profondément empli d'une “certitude subjective” de l'existence d'une Puissance “organisatrice” Suprême qui se manifeste au travers d'une série de Principes, dont les Dieux sont les symboles vivants les plus clairs. Monothéiste? Sûrement pas à la manière des islamo-judéo-chrétiens! Mais bien comme les Platoniciens et les Pythagoriciens.

Polythéiste? Evidemment, si l'on accepte de considérer (comme les Grecs autant que les Hindous le faisaient) les Dieux comme des aspects spécifiques de ce Tout-Un. Oui à Eleusis et à Orphée! Oui à Apollon et à Delphes!”

Ou cet autre professeur d'université: “Si une nouvelle course ascensionnelle du SOL INVICTUS est prévisible, nous sommes encore un peu avant l'aurore, quoique déjà à la fin de la nuit.” La palme revient à ce membre du corps enseignant de la Très Catholique Université de Louvain qui soutient que “seul le (Néo)-Paganisme sauvera l'Europe et ses terroirs”!!!

Ces témoignages de sympathie, ces encouragements venus des milieux les plus divers, qui sont le signe d'une attente, nous encouragent à persévérer dans la voie que nous avons choisie.

ENTRETIEN AVEC ALAIN DANIELOU

Né en 1907 d'un père breton, politicien laïque ami de Briand, et d'une mère normande - les Clamorgan sont une très vieille famille d'origine viking, Alain Daniélou est un des grands esprits méconnus de ce siècle.

Alors que sa mère, amie de Pie X ("peut-être une sainte" F. Mauriac) avait fondé un ordre religieux, que son frère devint cardinal et théologien chrétien, Daniélou, lui, se fit hindouiste, suivant de Shiva et de Dionysos.

Rompant avec une tradition familiale de convenances bourgeoises, il se jette à corps perdu dans la création artistique: peinture, musique, danse. Il fréquente Cocteau, Diaghilev, Sachs, Jacob,...

Il découvre les Indes au début des années 30, rencontre Tagore à Shantiniketan, dont il dirigera un temps l'école de musique. Il passe 15 ans à Bénarès, dans un palais au bord du Gange. Il y apprend le hindi, le sanskrit. Sa qualité d'étranger, qui lui vaut d'appartenir à la caste la plus "basse", ne lui interdit nullement d'apprendre la philosophie et les sciences traditionnelles. Daniélou montre bien dans son livre de souvenirs, "Le Chemin du Labyrinthe"* , que nos idées reçues d'Occidentaux quant à la structure sociale de l'Inde traditionnelle ne coorespondent nullement à la réalité. Les vrais "Intouchables" sont en fait les Brahmanes... et le système de classes instauré par l'occupant anglais était mille fois plus humiliant que celui des castes hindoues.

Elève d'un "sannyasi", un moine errant, SWAMI KARPATRI, Daniélou est régulièrement initié à l'orthodoxie védique et au Shivaïsme préaryen dont la synthèse constitue l'Hindouisme, enseignement qui n'a pas grand-chose à voir avec celui que professe, contre écus sonnants et trébuchants, certains

Indiens anglicisés. Il parle ainsi de “mélange de shamanisme raspoutinien, de tantrisme tibétain, de spiritisme et de théosophie où se noient tant d’Occidentaux, qui ne prennent dans chaque tradition que ce qui ne gêne pas leurs habitudes.” Sa définition de l’ashram vaut son pesant d’encens: “lieu de rassemblement psycho-spirituel pour déséquilibrés occidentaux en mal d’exotisme”.

Daniélou avait, à l’époque peu étudié la culture classique mais il reconnaît devoir à son amie Christine la découverte de l’Antiquité païenne. La lecture des ouvrages de Guénon (particulièrement “L’Introduction aux doctrines hindoues”) lui a beaucoup apporté; il le traduira d’ailleurs en hindi.

Il participe à la création d’un mouvement de défense de l’Hindouisme, le DHARMA SANGH. Très critique à l’égard de Gandhi, qu’il a rencontré et dont il a pu apprécier le puritanisme, le fanatisme et l’ignorance des traditions, Daniélou livre des remarques éclairantes sur la partition de l’Inde, manigancée par les SR britanniques.

Auteur d’ouvrages classiques tels que “Le Polythéisme hindou”, “Histoire de l’Inde”, “Shiva et Dionysos”, de traductions du tamoul, du sanskrit et du bengali (dont des Chansons de Tagore, à paraître), Alain Daniélou se compare à un lettré de l’Egypte ancienne, qui aurait donc participé aux rites et aux cérémonies, qui parlerait couramment la langue sacrée, transplanté dans le monde fermé des égyptologues...

Les universitaires l’ont longtemps considéré comme un farfrelu...parce qu’il les dérangeait, par le seul fait de parler une langue que tous croyaient morte. Il a fallu l’amitié d’un Louis Renou pour que cesse (?) cet ostracisme.

La lecture des mémoires de Daniélou, ainsi que de son essai sur “Les quatre sens de la vie” (aux éditions du Rocher, collection Daniélou) est indispensable pour tout esprit curieux qui s’interroge sur “la crise de la conscience européenne”.

L’auteur considère notre monde comme à la dérive, car entièrement dominé par l’esprit marchand, celui de la troisième caste (voir les travaux de Dumézil). Il s’est attelé à la transmission du message de l’Inde, seule grande civilisation du monde antique survivante et dont l’apport pourrait susciter une nouvelle renaissance.

Pour Daniélou, la Bible est “un ramassis de récits protohistoriques” proclamé fondement de toute connaissance par les faux prophètes de l’Eglise avec les conséquences désastreuses que cela implique: “La plupart des problèmes du monde actuel proviennent des idéologies monothéistes, répandues par des prophètes qui se croient ou se disent inspirés et prétendent détenir la

vérité. Ceci est évidemment une absurdité car la vérité n'est pas une. La réalité du monde est multiple et insaisissable". Et plus loin: "le monde, projection de la pensée divine, est, dans chacun de ses aspects, une manifestation de la nature de son créateur et ... pour un arbre, Dieu est arbre, pour un taureau, il est taureau, pour un homme, il est homme, pour une femme, femme, et pour un Nègre, il est noir."

Ou encore "c'est dans le cadre du polythéisme que se sont développées les plus hautes formes de la recherche théologique, philosophique, cosmologique et mystique. Les judéo-chrétiens ont décrété que le monothéisme, simplification enfantine de la hiérarchie du surnaturel, est une forme supérieure de croyance".

Il fustige par ailleurs "le gouvernement des marchands (qui), sous l'aspect de la démocratie, laisse une apparente permissivité mais, par son exploitation des ressources et des hommes, se révèle incapable de conserver l'unité du groupe et s'autodétruit par un lent processus suicidaire".

Alain Daniélou vit une studieuse retraite, un peu comme Jünger, à Zagarolo, sur la Colline du Labyrinthe, emplacement d'un ancien sanctuaire de la Grande Déesse où F. Colonna fit construire au XVème siècle un palais, qui fut le lieu de rencontre des humanistes Pic de Mirandole, Farnese, Nicolas de Cues, L.B. Alberti, tous passionnés de rites et de traditions païennes.

Malgré sa fatigue et l'ampleur du travail qu'il lui reste à abattre, il a bien voulu répondre aux questions d'ANTAIOS, qui "est tout à fait bienvenue dans notre labyrinthe lié aux Solstices". Nous l'en remercions chaleureusement et souhaitons que les Dieux lui accordent des années de travail, de création et de joies.

Nous sommes d'autant plus heureux de lui ouvrir nos colonnes que, jadis, son frère le Cardinal, collabora à l'entreprise de Jünger et Eliade. Enfin, son attachement au Mithraïsme - un culte est rendu à MITHRA à Zagarolo, ne pouvait que nous séduire.



QUESTIONS A ALAIN DANIELOU

*Les réponses nous ont été transmises par Monsieur Jacques Cloarec,
qui est, depuis de très longues années, le collaborateur d'Alain Daniélou.
Nous le remercions de sa gentillesse.*

Qui êtes-vous ?

Un raté qui a réussi... et le délégué d'une tradition qui essaye de la faire comprendre.

Quelle a été sur vous l'influence de penseurs comme Guénon, Corbin, Eliade ou Dumézil?

Aucune influence de Corbin et d'Eliade malgré une sympathie certaine et surtout pas de Dumézil. Par contre Guénon a été le premier guide vers l'Hindouisme pour Alain Daniélou, qui se déclare guénonien avant son introduction dans le monde hindou et considère que celle-ci a été possible grâce à Guénon avec qui il a ensuite entretenu une correspondance.

Quand avez-vous su que vous n'étiez pas chrétien?

"Je crois que je l'ai toujours su, dès mon enfance" Dans ses mémoires, il montre bien les façons de faire de son entourage qui l'ont tout de suite bloqué contre cette religion.

Votre opinion sur le judéo-christianisme?

"Peut-être le plus grand malheur de l'humanité; cette religion d'origine non européenne s'est opposée à toutes les traditions autochtones et a essayé avec violence de détruire les religions qui l'ont précédée."

Vous définissez-vous comme païen?

Ce mot a-t-il pour vous un sens péjoratif?

Qu'est-ce qu'un païen?

Cette question gêne M. Daniélou car il dit que c'est un vocabulaire qui implique le contraire de ses idées.

“Le mot païen, qui veut dire rustique, populaire, devrait s'appliquer aux Chrétiens et à leurs croyances invraisemblables dans les histoires de Jésus, la Vierge et les Saints et pas aux concepts mythologiques des religions anciennes qui ouvrent la voie à des conceptions cosmologiques.

En principe, un païen (paysan), c'est quelqu'un qui appartient aux religions autochtones. Par contre, si l'on oppose ce qualificatif à chrétien, je suis un païen.

Mais ce mot est employé d'une manière péjorative par les Chrétiens qui en font des exclus.***

Que représentent les dieux pour vous?

Ce sont les représentations symboliques de certaines réalités.

Quel peut être l'apport de l'Inde pour une éventuelle renaissance européenne?

Ramener le problème à la renaissance européenne est une forme de colonialisme mental qui n'est pas la chose importante.

L'Inde conserve des connaissances philosophiques et religieuses au plus haut niveau qui ont disparu partout ailleurs.

Dans vos mémoires, vous conseillez aux jeunes européens de "tenter de retrouver en occident les vestiges des religions antiques", ce que nous comptons faire avec Antaois. Quelle culture, quelle forme de spiritualité pourrait à vos yeux être le moteur d'un renouveau?

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de savoir quelle source sera à l'origine d'un renouveau. Toutes les études et recherches des traces des religions européennes pré-chrétiennes sont utiles, de la civilisation des mégalithes aux croyances des Etrusques, des mythes scandinaves aux Dieux des Celtes.

Tout ce qui est dionysiaque rapproche l'Occident du Shivaïsme.

Quelle est votre divinité tutélaire?

Shiva.

**** On nous permettra de ne pas suivre M. Daniélou sur ce point.*

Un Paganus n'est nullement un paysan mais un homme qui reste fidèle à son pagus, à son terroir. Ce sont les Chrétiens qui ont, une fois de plus, déprécié le terme en en modifiant le sens. La critique d'A. Daniélou rappelle celle de Julius Evola qui, dans un article intitulé "Le malentendu du nouveau Paganisme", insiste sur le sens nettement négatif du terme.

Mais le mot "Païen" est consacré par l'usage et a le mérite de la clarté puisqu'il marque une volonté nette de rupture avec le judéo-christianisme. En outre, revendiquer ce qualificatif méprisant ne manque pas de panache et nous assumons sereinement notre condition, tels les Gueux en révolte contre l'occupant espagnol...

L'oeuvre d'Alain DANIELOU est impressionnante.

En voici les principaux titres.

Pour commencer, on lira "Le Chemin du Labyrinthe", passionnant livre de souvenirs d'Orient et d'Occident réédité aux Editions du Rocher en 1993. (145FF)

Tout Païen digne de ce nom doit avoir lu "Les Contes du Labyrinthe", un superbe recueil de nouvelles qui est aussi une réflexion sur la survivance du Paganisme en Europe, et tout particulièrement du Mithraïsme (Ed. du Rocher 1990, 88FF).

Voir aussi: - Les Quatre sens de la vie, Rocher 1992, 130FF.

Un essai sur le système des castes.

- Mythes et Dieux de l'Inde, Rocher 1992.

- Le Kama Soutra, Rocher 1992.



ENTRETIEN AVEC ARTO PAASILINNA

Né en 1942, en pleine Guerre de Continuation opposant les Finlandais à l'Armée Rouge, Arto Paasilinna est originaire de Carélie, territoire mythique de la Finlande et qui a toujours été le conservatoire des traditions païennes de ce peuple, mieux conservées en milieu orthodoxe.

Ainsi vers 1900, il n'était pas rare, après la bénédiction orthodoxe d'un nouveau foyer, de voir pratiquer les rites païens, censés rendre les esprits favorables au jeune couple. Paasilinna a publié de nombreux romans traduits en diverses langues (russe, grec, slovène, italien, anglais...).

En français ont paru "Le Lièvre de Vaatanen" (Denoël), "Le Meunier hurlant" et "Le Fils du Dieu de l'Orage", dont nous avons dit tout le bien que nous en pensions dans le numéro 1 d'ANTAIOS.

Ce roman conte avec une grande drôlerie le retour, dans la Finlande actuelle, de RUTJA, le fils d'UKKO, Dieu suprême du Paganisme finlandais.

L'ancienne religion traditionnelle n'a jamais été totalement extirpée par les missionnaires chrétiens, qui évangélisèrent ces contrées à la pointe de l'épée aux XII et XIIIèmes siècles.

Au XVIème siècle, l'évêque Agicola, stigmatise les débordements liés aux grandes fêtes agraires: les jeunes et pulpeuses Finlandaises n'ont-elles pas la détestable habitude, au solstice d'été, de se rouler nues dans les champs de seigle et, ainsi, d'humecter leur peau laiteuse de rosée dans le but, diabolique, de se rendre irrésistible ... et de se trouver un mari?

On comprend l'indignation de l'ecclésiastique, qui demeure une source intéressante pour la connaissance des divinités du panthéon finlandais. Il cite en effet ILMARINEN, TONTTU, KRATTI, TAPIO,... UKKO est le plus important: Dieu du Firmament, il est aussi celui du tonnerre, de la pluie et de la végétation. On l'appelle "Le Vieillard" et lui rend un culte orgiastique.

Pour mieux connaître l'antique religion des Fenni, dont Tacite parle dans sa Germanie, il faut lire le KALEVALA, l'épopée nationale, qui est le fondement de la littérature et de la culture finlandaises. Poésie populaire, au sens où Herder l'entendait ("expression de l'âme d'un peuple"), cette épopée est le fruit du travail gigantesque entrepris par le médecin Elias LONNROT. Celui-ci parcourut, à pied, le Häme, le Savo et la Carélie pendant des années pour interroger les bardes locaux.

Influencé par les Poèmes d'Ossian, par la Querelle homérique (Wolf 1795), Lönnrot publie le Kalevala en 1835 (1ère édition).

Une traduction intégrale de l'épopée est disponible en français chez Gallimard, dans la collection "L'Aube des Peuples".



QUESTIONS A ARTO PAASILINNA, ECRIVAIN FINLANDAIS.

Qui êtes-vous?

Je suis Arto Paasilinna, je suis Finlandais, j'ai un peu plus de cinquante ans. J'ai écrit vingt-et-un romans, dont une partie a été traduite en dix langues.

Dans votre roman, vous présentez un sympathique antiquaire fidèle aux anciens dieux de la religion traditionnelle finlandaise, existe-t-il des personnages de ce genre en Finlande, ainsi que des groupes organisés?

Je pense qu'il y a en Finlande un certain nombre de gens qui honorent les anciens Dieux et la mythologie finlandaise.

A ma connaissance, il n'existe pas de groupe organisé au grand jour mais, après la parution du "Fils du Dieu de l'Orage", j'ai reçu quelques appels téléphoniques mentionnant de tels groupes, mais clandestins.

Il s'agit de cercles très fermés, qui évitent toute publicité, par peur d'être étiquetés.

Pourquoi défendez-vous la religion traditionnelle et comment la définissez-vous?

Le Paganisme finlandais était extrêmement développé, particulièrement sur le plan moral: il était d'un haut niveau jusqu'à ce qu'il fût détruit par la christianisation et condamné au même titre que l'hérésie.

Derrière la lutte entre Chrétienté et Paganisme, on peut voir des motivations d'ordre politique, économique et militaire.

C'est parce que la Chrétienté, dans la pratique, avait ces motivations économiques, politiques et militaires que, je pense, il n'y avait aucune justification pour détruire l'ancienne religion finlandaise.

Qu'est-ce qu'un païen?

Un Païen est quelqu'un qui n'appartient ni à l'Eglise chrétienne (plus de 80 % des Finlandais sont membres, d'office, de l'Eglise luthérienne, y compris des communistes NDLR) ni à aucune autre grande religion du monde (et l'Hindouisme, et le Shintoïsme? NDLR). Le Païen est adepte d'une religion naturaliste; il n'est nullement athée: bien au contraire, il est souvent un croyant très fidèle.

L'êtes-vous?

Je suis Païen en ce sens que je ne suis pas membre de l'Eglise luthérienne mais je ne suis pas sûr d'être un Païen vraiment croyant. Je m'intéresse davantage aux religions, à leur message qu'à la croyance personnelle aux divinités surnaturelles.

Que représente Ukko Ylijumala pour vous?

Ukko Ylijumala est le Dieu qui, à mes yeux, représente le Sacré, le pouvoir mystérieux de l'Improuvé. Je pense qu'il est plein de sagesse et de grâce... mais je ne suis pas sûr à 100% qu'il existe même!

Un retour des dieux est-il possible dans la Finlande actuelle?

A notre époque, qui n'est nullement idéaliste, les Dieux du Grand Tout descendent du Ciel et conquièrent les esprits des hommes.

Mais apparaît aussi un sous-produit: les charlatans qui convoitent les biens des naïfs et les laissent endurer les peines de l'âme, en toute insouciance. Dans ce sens, il n'y a pas lieu d'espérer le retour des Dieux...

Comment le public et la critique ont-ils réagi à votre livre?

Les critiques finlandais étaient réservés. En France, en revanche, la critique a été très positive. Quant aux lecteurs, tant en Finlande qu'ailleurs, ils étaient enthousiastes. J'ai reçu beaucoup de lettres et de coups de téléphone me remerciant chaleureusement d'avoir traité ce sujet.

Quelle votre divinité tutélaire?

Ma divinité tutélaire est RUTJA, que j'ai, avec la liberté de l'écrivain, présenté comme le fils d'UKKO. J'ai essayé de montrer que le Christ, lui aussi, peut avoir un concurrent ou, pour ainsi dire, un collègue. Il m'arrive de prier

Rutja de temps en temps, un peu par plaisanterie... mais dans une situation difficile, les prières ont été assez sérieuses. C'est ainsi que la divinité se forme: dans le cerveau des gens, dans leur imaginaire et il y a à cela une explication fort simple, c'est que l'homme a besoin d'un pouvoir supérieur au sien propre.



LE MYTHE COMME ENJEU : LA REVUE ANTAIOS DE JUNGER ET ELIADE.

Isabelle ROZET

La publication ANTAIOS scelle la fructueuse rencontre de deux hommes, l'un, Ernst Jünger, auteur allemand à la réputation que l'on voudrait outre-Rhin sulfureuse, l'autre, Mircea Eliade, roumain de l'exil, comparatiste et brillant historien des religions. En commun, les deux hommes se sont interrogés sur la nature du Sacré, sur la place que l'homme occupe dans l'histoire.

Il ne nous revient pas ici, dans le cadre exigeant mais forcément restrictif d'un article, de retracer ce que furent les siècles qui précédèrent un tel questionnement. Cependant, nous ne saurions oublier que l'histoire, telle que nous la percevons aujourd'hui, est mouvementée, viciée, source d'éternelles inquiétudes, et qu'elle ne cesse de nous rappeler nos limites, la présomption de nos oeuvres. L'homme, au sortir des embrasements européens, pris dans les rets de l'histoire au sein d'un monde nihiliste, respire la mort, celle des autres tout en étant obsédé par la sienne propre, car ce que nous appelons l'histoire est somme toute l'histoire de la mort.

Or, ANTAIOS, moyen d'expression dirigé vers un public, marque la volonté de se libérer des contraintes visibles de l'histoire et de retrouver la puissance d'un monde riche de sève originelle.

L'enjeu était grand. Comme par un acte de défi métaphysique, Jünger et Eliade portèrent l'exigence d'un combat spirituel contre l'angoisse du monde moderne, amnésique et déraciné. Dans un souci pédagogique, les responsables d'ANTAIOS procédèrent à des rappels de l'histoire spirituelle de notre planète et puisèrent leur énergie dans un passé lumineux, dans le patrimoine mythologique que partagent toutes les religions. Le recours au mythe apparaît, dans la bataille idéologique que mène Jünger, comme la clef de voûte de tout

un système de pensée, le seul capable d'expliquer le rapport que l'homme entretient au Temps, à l'éternité et à la liberté. Par la connaissance des mythes donc, mais aussi par celle des beaux-arts, par la maîtrise de l'esprit sur le monde, les hommes d'ANTAIOS devaient penser qu'il était possible de rééquilibrer la conscience humaine, de créer un nouvel humanisme, une anthropologie où microcosme et macrocosme correspondraient à nouveau. Ils témoignèrent aussi de cette certitude qu'un redressement spirituel était encore envisageable dans les années soixante, et qui pouvait mettre fin à la décadence ou aux affres d'un temps d'Interrègne.

La revue, éditée par la maison Klett, fut imprimée pendant dix ans, de 1960 (mai 1959/mars 1960) à mars 1971. Si, au début de la création, le tirage des cahiers, chacun contenant environ une centaine de pages, s'élevait à deux mille et jusqu'à trois mille exemplaires bimestriellement, celui-ci tomba à mille deux cents exemplaires en fin de parcours. La revue n'était donc plus rentable. Selon Klett (1), le périodique était lu principalement par des scientifiques, des lecteurs appartenant à une couche dirigeante intellectuelle constituée par tous les groupes socio-professionnels de la population.

Ernst Jünger livra dix-sept articles dont le contenu diffère fort de ceux qu'il avait publiés à la fin des années vingt, lorsqu'il se voulait le chantre de l'héroïsme et l'annonceur de l'ère des Titans! Dans cette revue, Jünger fit paraître en primeur des passages de livres non encore édités (2). Eliade publia quatorze articles, traductions en allemand de chapitres d'ouvrages déjà parus. Dans la grande liste des noms ayant collaboré à ANTAIOS, nous retiendrons d'une part les signatures involontaires, témoins des orientations de Jünger ou d'Eliade: ainsi Quincey, Hamann, Eckartshausen, Schlegel, Keyserling; d'autre part, nous avons les contemporains aux noms souvent bien connus: Michaux (1960), Corbin (1961,62,64), Kerényi (1966), Evola (1960,62,68,70), Borges (1962), Caillois (1959,62,63,68), Jouhandeau (1960,65), Schuon (1965,66), de Vries (1960,62), Cioran, frère d'exil d'Eliade (1962,63,65,66) et l'inévitable cadet Friedrich Georg Jünger (1960,62,65).

Dans cette liste de noms assurément exhaustive mais nullement innocente, nous observons le silence insolite d'un métaphysicien marquant: René Guénon. Certes, ce dernier mourut au Caire en 1951, mais l'apport guénonien n'avait-il pas sa place dans ANTAIOS sous forme de traduction d'un chapitre, ou d'articles le présentant au public germanophone? De plus, Schuon et Evola, dont les travaux parurent dans la revue, se reconnaissent comme disciples ou proches, intéressés par les thèses guénoniennes.

L'absence dit parfois plus que les discours mais il est délicat de tirer des conclusions quand seules des suppositions peuvent élucider les raisons d'un tel silence. Il est évident que Jünger, fort bien instruit de la culture française et des courants ésotérisants, connaissait à cette époque les travaux de Guénon; d'ailleurs ne cite-t-il pas furtivement l'ouvrage de Guénon, paru en 1930, "Orient et Occident", dans "Approches, Drogues et Ivresses" (3)? Guénon, qui avait très tôt constaté la rupture de l'Occident avec sa tradition, dénonça l'invasion dévorante et néfaste du système subversif d'anti-valeurs occidental à l'échelle de la planète. En 1930, Guénon déplorait que le savoir traditionnel des peuples conquis était condamné non pas, certes, à disparaître mais bien à se cacher, forcé ainsi dans d'ultimes retranchements par une colonisation aussi idéologique, forte d'une avancée économique et d'un pseudo-progrès matériel. Sur la question de l'actuel désordre, nous pouvons trouver chez Jünger plus d'une position et d'un argument concordant avec le discours guénonien. La méfiance de Jünger à traiter directement de la politique contemporaine depuis l'arrivée au pouvoir des forces du nazisme, le rapprochent de Guénon:

"Nous n'avons pas l'habitude dans nos travaux, de nous référer à l'actualité immédiate, car ce que nous avons constamment en vue, ce sont des principes, qui sont, pourrait-on dire, d'une actualité permanente, parce qu'ils sont en dehors du temps....

Ce qui nous a frappé surtout dans les discussions dont il s'agit, c'est que, ni d'un côté ni de l'autre, on n'a paru se préoccuper tout d'abord de situer les questions sur leur véritable terrain, de distinguer d'une façon précise entre l'essentiel et l'accidentel, entre les principes nécessaires et les circonstances contingentes; et, à vrai dire, cela n'a pas été pour nous surprendre, car nous n'y avons vu qu'un nouvel exemple, après bien d'autres, de la confusion qui règne aujourd'hui dans tous les domaines, et que nous regardons comme éminemment caractéristique du monde moderne." (4)

Jünger fut-il gêné par la conversion à l'Islam de Guénon, dont l'initiation au soufisme intervint dès 1912? L'ère du Travailleur que Jünger avait annoncée en 1932, l'esprit des Temps d'Interrègne si méticuleusement mis à nu dans les romans "utopiques" n'auraient-ils que faire du message d'une religion révélée, devenu inadéquat et obsolète? Dans l'attente de nouveaux dieux, Jünger y vit-il le tribut à payer d'hommes épris d'absolu à ce que Spengler nomma une "seconde religiosité"? Pourtant, Jünger ne pouvait ignorer la force et l'originalité avec laquelle Guénon dénonça la contre-initiation et son fatras idéologique...

Ou Jünger serait-il ici plus proche des objections d'Eliade?

Ce dernier avait découvert relativement tard les livres de Guénon et, s'il les avait lus avec intérêt, il n'en était pas moins irrité par "l'aspect outrancièrement polémique de Guénon", "son rejet brutal de toute la civilisation occidentale", "ce mépris opaque envers certaines oeuvres de l'art et de la littérature moderne", "ce complexe de supériorité qui le poussait à croire...qu'on ne peut comprendre Dante que dans la perspective de la "tradition", plus exactement celle de René Guénon" (5).

ANTAIOS marque une entreprise d'hommes, décidés à agir dans l'histoire, dans un monde où la spiritualité en est de plus en plus exclue et se trouve en réaction contre le culte de la pensée abstraite, telle qu'elle fut honorée au siècle dernier. Les armes dont ils se servirent furent la force du mot et leur connaissance du monde traditionnel, historique, littéraire.

Les buts que s'assignèrent Mircea Eliade et Ernst Jünger en éditant la revue ANTAIOS, *Zeitschrift für eine neue Welt*/ANTAIOS, périodique pour un monde nouveau, sont exposés dans un programme écrit par Jünger, composé de sept petits paragraphes. Les thèmes abordés dans la revue tournent principalement autour d'un thème spécifiquement humain, le rapport de l'homme au sacré en Europe païenne ou chrétienne ou dans d'autres civilisations, sur d'autres continents. L'un des points essentiels de ces directives, c'est qu'ANTAIOS doit nourrir l'ambition de connaître, de comprendre les racines de sa culture et de son passé, d'être à la recherche de significations des diverses expressions religieuses ou artistiques.

Le titre de la revue ouvre le combat: Antaios (7), le géant issu de l'union de Poséidon et de Gaïa, entretenait une relation exceptionnelle à sa mère, la Terre. C'est de Gaïa qu'il tirait sa vie et sa force sans cesse renouvelée, toujours identique. Le respect antéique pour la Terre-Mère évoque Nietzsche pour qui l'homme doit obéir à ce que veut la Terre. Certes, et Jünger insiste sur ce point, l'homme moderne appréhende la terre d'une manière différente que ne le fit l'homme traditionnel, qu'il s'agisse du point de vue économique, technique ou politique; de plus, le mythe comme il exista à une époque donnée ne saurait être restauré.

L'affaiblissement du monde mythique est irrévocable depuis que Hérodote, quittant la nuit mythique pour se diriger vers la luminosité du savoir historique de Thucydide, conféra un nouveau caractère à l'esprit (8). Cependant, pour Jünger, l'homme après avoir déblayé les ruines de l'ancien ordre, se dirige vers un monde métahistorique, vers de nouveaux mythes; l'homme, fils

de la Terre, pourra supporter la croissance monstrueuse en pouvoir et espace lorsqu'il lui aura trouvé un pendant, puisé dans les profondeurs archaïques et sacrées. En ceci, la désignation de la revue est donc révélatrice d'un système de pensée.

Une place forte est nécessaire pour appréhender le temps, idée que nous trouvons formulée par Jünger dès 1938 dans "Les Falaises de marbre": des hauteurs d'un ermitage aux buissons blancs où se sont retirés deux "anciens polytechniciens subalternes du pouvoir", les deux frères, devenus savants herboristes, voient leur sens, leur perception des choses s'affiner (9).

"La position doit en même temps être élevée: cela signifie qu'elle doit présenter au regard non seulement le passé définitivement révolu, mais aussi les événements du présent avec ses figures et ses problèmes et, au-delà, les possibilités de l'avenir." (10)

Du mythe, noyau inamovible, phénomène intemporel, l'homme gagne donc un aperçu sur le passé, le présent et l'avenir. Les trois dimensions du temps sont perçues comme semblables à l'instant où les forces et puissances temporelles reculent. C'est à partir de cette identité des différents aspects de ce triptyque que Jünger se concentre sur ce qu'il y a de plus typique:

"Le mythe, au-delà de la signification plus étroite du mot, est compris comme puissance qui fonde l'histoire et, revenant sans cesse, brise le flux des événements" (11)

La volonté de Jünger et d'Eliade, telle qu'elle apparaît dans la perspective commune, est de servir la cause de la liberté dans le monde. "Un monde libre ne peut être qu'un monde spirituel" (12) et, pour expliquer la démarche d'ANTAIOS, Jünger précise que "La liberté croît avec la vue d'ensemble spirituelle, avec l'acquisition de lieux, solides et élevés, où l'on peut se tenir" (13). Et ces postes fortifiés et élevés dont Jünger nous parle et qui ne sont pas sans éveiller le souvenir des lointains et dangereux "postes perdus", nous les trouvons sur de nombreux chemins: ceux de la théologie, de la philosophie, de l'art.

Idéologies et disciplines, des "béquilles" sont certes là pour aider l'homme; mais on les abandonne, une fois la guérison achevée, tout comme on relègue les béquilles dans les lieux saints et sanctuaires, une fois le miracle accompli.

Ainsi, les deux hommes dans ce programme, se proposèrent-ils ni plus ni moins d'oeuvrer à un renouveau psychique, à une "guérison" du lecteur, à lui permettre de supporter les pressions de l'histoire contemporaine, à lui faire



oublier ce qu'Eliade a nommé "la terreur de l'histoire": "La terreur de l'histoire, c'est pour moi l'expérience d'un homme qui n'est plus religieux, qui n'a donc aucun espoir de trouver une signification ultime au drame historique, et qui doit subir les crimes de l'histoire sans en comprendre le sens....

Mais les événements historiques sont vidés de toute signification transhistorique et, s'ils ne sont plus ce qu'ils étaient pour le monde traditionnel - des épreuves pour un peuple ou pour un individu -, nous avons affaire à ce que j'ai appelé la "terreur de l'histoire". (14)

C'est dans une perspective assez proche que Jünger formule dans son "Traité du Rebelle":

"C'est aussi la question qui de nos jours se dissimule derrière toute peur du temps. L'homme se demande comment il pourra échapper à la destruction".(15)

Jünger rend compte d'une terreur propre au monde moderne: l'homme peut en utilisant notamment les moyens techniques qu'il a lui-même créés, détruire les principes de la vie. La technique, symbole de l'orgueil humain et de l'oeuvre des Titans, se mesure à des mystères qui, de loin, devraient la dépasser; une raison pour laquelle Jünger, sans doute, demeure d'un scepticisme méfiant quand il songe aux recherches génétiques. La mort ne cesse-t-elle d'endeuiller nos plus belles victoires techniques? Jadis, la fin du monde était conçue comme la conséquence directe d'un châtement divin, ainsi le déluge ou la destruction de Sodome. Aujourd'hui, et c'est en cela que réside la nouveauté, cette peur est dépourvue de tout aspect transcendant et métaphysique car la fin du monde peut être le fruit de l'hybris humaine.

Pour Jünger tout comme pour Eliade, la crise que connaît l'homme moderne est en grande partie de nature religieuse car elle marque la prise de conscience d'une totale absence de sens. Jünger comprend l'histoire de l'homme comme le lieu d'affrontement dialectique de la liberté. Cet affrontement, il le projette à l'intérieur de chaque être: en chacun de nous se disputent âprement la liberté et la tyrannie, les mythiques représentations de l'Est et de l'Ouest jüngerien.

Cette liberté, l'homme la trouve en lui-même quand s'harmonisent les exigences déterminantes du mythe et du présent historique, bref, entre rêve et conscience, car le monde onirique relève du monde des archétypes. Pour Jünger, l'homme gagne la liberté en acquiesçant à la nécessité de l'ordre cosmique, en acceptant le "Meurs et le deviens!", en ayant conscience d'une unité supratemporelle.

Les dix années d'ANTAIOS ont ainsi tenté de rétablir un ordre entre profane et sacré comme s'il ,était certain que "Le mythe est le socle anthropologique sur lequel s'élève la signification historique" (16).

NOTES:

- (1) Se reporter à l'article mordant de Hornung, paru dans Die Horen, Jg.16, 197, "Ernst Jünger freie Welt. Antaios", pp. 108-109.
- (2) Ainsi: Antaios 1, 1960, p.113 sq. "Sgraffiti", Ibid.p.209sq., "An der Zeitmauer", Ibid., pp.525-526 "Vierblätter", Id.2,1961, pp.93-122 "Ein Vormittag in Antibes", Id.3, 1962, pp.1-17, "Sardische Heimat", Id.4,1963, pp.209-260, "Das spanische Mondhorn", Ibid.pp.309-312, "November", Id.5,1964, pp.1-27, "Von der Gestalt", Ibid. pp.493-518, "Maxima/Minima", Id.7, 1966,pp.1-11, "Grenzgänge", Ibid.pp.310-318, "Alfred Kubin", Id.9, 1968, pp.21-35, "Tage auf Formosa", Id.10, 1969,pp.1-17, "Drogen und Rausch", Ibid.pp.313-336, "Ceylan", Id.11, 1970, "Im Granit", Id.12,1971, pp.1-29, "Lettern und Ideogramme", Ibid., pp.193-215, "Annäherungen".
- (3) Annäherungen, Drogen und Rausch, Klett, Stuttgart 1970, 1980, Ullstein Taschenbuch, p.50.
- (4) R. Guénon, Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, Paris 1929, p.3.
- (5) M. Eliade, L'Epreuve du Labyrinthe. Entretiens avec Claude-Henri Roquet, Paris 1978, 1985, p.170.
- (6) Cf. in Sämtliche Werke. Essays VIII. "Ad hoc", p.167-168.
- (7) Friedrich Georg Jünger nous rappelle dans le premier numéro de la revue quelles étaient les vertus et les caractéristiques du géant; in Antaios 1, 1960, pp.81-86.

- (8) Voir à ce propos l'essai "An der Zeitmauer", "Le Mur du Temps", première parution dans *Antaios* 1, pp.209-226, Stuttgart 1959.
- (9) "Auf den Marmorklippen," "Sur les Falaises de marbre", Hamburg 1939, p.26.
- (10) "Antaios" in *Sämtliche Werke*, p.167.
- (11) Ibid.
- (12) Ibid.
- (13) Ibid.
- (14) M. Eliade, *L'Épreuve du Labyrinthe. Entretiens avec Claude-Henri Roquet*, Paris 1978, 1985, p.146-147.
- (15) *Der Waldgang, Werke Essays I, "Betrachtungen zur Zeit"*, p.320 (traduit en "Traité du Rebelle").
- (16) G. Durand, *Science de l'homme et tradition. Le nouvel esprit anthropologique*, L'île verte, Berg international, Paris 1979, p.86.



Isabelle ROZET, née en 1958, docteur ès Lettres germaniques, a publié, in Représentations de l'histoire. Actes du colloque franco-allemand de Cologne 17, 18 juin 1988, publiés par G. Laudin et E. Mass, Köln 1993, "La grande peur de l'Histoire: des Orages d'Acier à Eumeswil d'Ernst Jünger", pp. 260-281 et in Le Texte et l'Idée 6/1991, Nancy, pp. 235-253 "Le poste perdu" dans l'oeuvre d'Ernst Jünger".
 Sa thèse, "Ernst Jünger. Sentinelle entre mythe et histoire" est en voie de publication aux Presses universitaires de Nancy.

LOVECRAFT ET LA FREQUENTATION DES DIEUX

Didier Hendrickx

L'oeuvre et la personnalité d'Howard Philips Lovecraft revêtent un tel caractère polymorphe que toute approche focalisée sur un aspect des écrits et de l'homme laisse un goût amer de partialité et d'infidélité criante vis-à-vis du maître de Providence. De plus, l'on a déjà tant et mal écrit à propos de Lovecraft que s'adonner à une nouvelle analyse procède d'une forme certaine de masochisme.

Il en faudrait cependant bien plus pour nous empêcher d'éclairer nos lecteurs paganisants sur précisément cette fascinante relation entretenue par l'écrivain de la Nouvelle-Angleterre avec le monde éternel et omniprésent des divinités antiques.

H.P. Lovecraft n'aurait jamais écrit ce qu'il a écrit de 1896 à 1937, année de sa mort, si depuis sa plus tendre enfance, il n'avait été pris d'une passion fantastique pour la civilisation gréco-latine et si, très tôt, il n'avait réalisé que, au sein du cosmos, se meuvent des forces d'une puissance terrible au regard desquelles l'homme n'est qu'un épiphénomène dérisoire.

Dans cet article, nous nous permettrons d'ébaucher une analyse de la dimension païenne tant de l'oeuvre que de la personne de Lovecraft, réservant à un ouvrage plus conséquent une recherche en profondeur sur ce thème central.

Si nous devons en une phrase définir l'originalité fondamentale des récits lovecraftiens, nous dirions qu'ils procurent au paganisme magnifié par les plus grandes civilisations principalement indo-européennes, une dimension proprement cosmique, en ce sens que les Dieux habitent non seulement la

Terre, ses océans, ses montagnes et ses étendues désertiques ou glacées - à l'instar de nos divinités- mais se meuvent également dans un Olympe et un Hadès à l'échelle d'un cosmos en perpétuelle expansion. Comme dans l'Odyssée, les Grands Anciens et les Très anciens Dieux, comme les nomme l'auteur, sont le plus souvent indifférents au sort des hommes mais savent les utiliser pour réaliser leur dessein lorsque bon leur semble. Les dieux lovecraftiens personnifient des forces et des énergies qui s'agitent dans l'univers.

Le mythe de Cthulhu

En deux romans et dix-huit nouvelles, le lecteur peut découvrir une oeuvre à l'égale de celle d'Homère ou du Mahabarata, par ses acteurs et par ses implications. L'homme se voit ballotté par les forces du destin et il ne tient qu'à sa volonté et à son honneur de s'élever tant que faire se peut au niveau de ces êtres divins.

Comme l'écrit l'un des spécialistes de Lovecraft, Francis Lacassin, "il réalise une synthèse fulgurante des mythes, légendes et superstitions qui hantent l'esprit humain depuis le commencement des temps : de la chute des anges à la chute de l'Atlantide, des abîmes temporels de la philosophie hindoue aux monstres marins, du dieu-serpent des Aztèques au bouc noir du sabbat des sorcières, de la civilisation de Thulé aux djinns orientaux, de l'abominable homme des neiges au vaudou haïtien, des sirènes aux vampires. Tout ce qui a pu charmer ou terroriser les hommes, tout ce qui a fait rêver ou frémir sous quelque forme que ce soit, où que ce soit et en tout temps, n'est que la manifestation - adaptée aux circonstances locales- d'un fantastique dessein cosmique." (1)

Lovecraft orchestre donc une saga cosmique au sein de laquelle naviguent, dérisoires, une poignée d'hommes qui tout au long de chacun des récits, sont confrontés à la réalité terrifiante de races extraterrestres d'une prodigieuse antiquité et qui se livrent un combat titanesque, indifférent au sort des hommes, si ce n'est pour l'utiliser de temps à autre. Les êtres divins décrits s'identifient aux éléments de la nature - eau, air, feu-, se repoussent après des combats cosmiques au fond de demeures tapies entre les étoiles ou dans les profondeurs océanes de la Terre. La confrontation dure depuis des milliers de siècles et se poursuivra des milliers de siècles durant, au rythme des pulsations du cosmos, bien au-delà de l'entendement humain. Les humains qui relèvent la tête, font face à ces forces cosmiques qui symbolisent le processus éternel

du devenir mais sombrent pratiquement toujours dans le néant. A l'exception de Randolph Carter, personnage fabuleux des trois nouvelles regroupées sous le titre "Démons et Merveilles", qui décide de cheminer à la rencontre des Dieux. Il franchit des territoires mythiques, oniriques, affrontent de nombreux dangers pour finalement accéder au repaire des Dieux où il apprend que ceux-ci ont pris le pli de s'enraciner au creux des paysages de la Nouvelle-Angleterre. Tout au long de son périple, Carter acquiert une dimension divine car il a adopté la seule attitude qui honore l'humain : agir librement et se mettre au diapason des dieux.

Voilà bien la seule grandeur que l'homme peut s'attribuer dans la situation cosmique qui est la sienne et que résume ainsi Jacques Van Herp : " On pense à toutes les gigantomachies passées : le combat de Zeus et des Titans, ceux narrés par le Ramayana et le Mahabaratha, ceux des Ases et des Géants, ou encore la chute des Anges Rebelles. Encore qu'ici les motifs du combat et ses péripéties soient plus vagues et nébuleux. On ne peut affirmer avec certitude qu'il s'agissait d'un combat entre les forces du bien et celles du mal, car les deux clans ont en commun de mépriser l'humanité. Même si elle leur est nécessaire comme esclave. Du reste l'homme n'existait pas au moment du premier engagement." (2)

Païen à six ans

Très tôt Lovecraft répudia comme insensée l'éducation chrétienne que sa mère et ses tantes- son père étant décédé en 1898-

tentèrent de lui inculquer. Cet enfant de constitution fragile ne fréquenta guère l'école pour cette raison et s'absorba avec une précocité étonnante dans la lecture de dizaines d'ouvrages. Lorsqu'il se retrouve de temps à autre dans une classe, cela nous donne des anecdotes savoureuses dont la suivante, qui est rapportée par Sprague de Camp, l'un de ses biographes : "A cinq ans, Lovecraft fut envoyé à la maternelle de la classe dominicale de la vénérable First Baptist Meeting House de College Hill. Il y dérouta beaucoup de ses aînés, surtout lorsqu'on en arriva au martyre des chrétiens jetés aux lions et qu'il choqua toute la classe en prenant allègrement le parti des fauves." (3)

La mort de son père rapproche Lovecraft de son grand père maternel, Whipple Van Buren Phillips, pour lequel il ne tarde pas à éprouver une grande fascination; le vieil homme est en effet féru de classicisme.

"C'était un homme d'une grande culture", écrit Lovecraft," il avait

“C’était un homme d’une grande culture”, écrit Lovecraft, “il avait beaucoup voyagé et emmagasiné tout un stock d’histoires cosmopolites qui ne cessaient de faire mes délices. Sa connaissance de toutes les merveilles de l’Europe qu’il avait contemplées de ses yeux, me donnait presque l’impression de les avoir vues moi-même. C’est lui qui m’inspira cette adoration pour Rome. Il avait aimé flâner dans les ruines de cette cité antique et il avait rapporté d’Italie une fortune en mosaïque, en peinture et autres objets d’art dont le thème était plus fréquemment la Rome classique que l’Italie.” (4)

Dans un des nombreux articles qu’il rédigea pour des revues de journalistes amateurs, Lovecraft se définit comme ayant été dès l’âge de six ans “un païen classique, sincère et enthousiaste.” Il poursuit sa réflexion ainsi : “Ignorant des sciences et lisant toutes les légendes gréco-romaines qu’il pouvait trouver, il devint, à l’âge de huit ans, un adorateur extasié des anciens dieux et éleva des autels à Pan et Apollon, à Athéna et à Artémis, et au bienveillant Saturne qui gouvernait le monde durant l’âge d’or. Et par moments, il y croyait réellement. Il se souvient encore de prés et de bosquets contemplés au crépuscule, à une époque où l’esprit aujourd’hui matérialiste qui dicte ces lignes possédait l’assurance que les anciens dieux étaient vrais. Ne vit-il pas de ses propres yeux, sans l’ombre d’un doute, les formes gracieuses de dryades sortir des troncs de chênes antiques, ou n’espionna-t-il pas, sûr de ce qu’il voyait, les petits faunes insaisissables et les vieux satyres aux pieds fourchus se faufilant de l’ombre d’un rocher ou d’un fourré à un autre? Il les vit avec la même acuité qu’il vit les chênes antiques, les rochers et les fourrés eux-mêmes et il se moquait des incroyants car il savait.” (5)

Dans ces propos d’adulte, se reflète l’étape ultérieure du développement philosophique de l’auteur. Une étape qui semblait déjà imaginable dès cette même jeunesse, Lovecraft découvrant en même temps que les merveilles de l’Europe païenne, l’infini insondable du cosmos par le biais de l’astronomie; le voilà désormais matérialiste convaincu...et païen de coeur : “

Le matérialiste est le seul penseur à faire usage du savoir et de l’expérience apportés par le temps à la race humaine. Il est le seul qui, rejetant les instincts et les désirs qu’il reconnaît comme animaux et primitifs, et les sentiments qu’il reconnaît comme purement subjectifs, liés à ces illusions patentes que sont les rêves et la folie, considère le cosmos de la façon la plus impersonnelle possible, comme un spectateur objectif venant, l’esprit ouvert, contempler une chose dont on ne se targue pas d’avoir eu une connaissance antérieure.

Il approche l'univers sans préjugés ni dogmes, sans intention de planifier ce qui devrait l'être ou de répandre quelque idée particulière à travers le monde, mais purement consacré à la perception, et autant que faire se peut, à l'analyse de tout ce qui peut exister. Il voit et il comprend l'infinité, l'éternité, l'absence de but et l'automatisme de la création, et l'insignifiance absolue, insondable de l'homme et du monde qu'il occupe. Il comprend que le monde n'est qu'un grain de poussière n'existant que pour un moment, et que, en conséquence, tous les problèmes de l'homme ne sont rien - de simples vécilles - n'ayant pas plus que l'homme lui-même de relation avec l'infini."(6)

Lovecraft évoque même très lucidement sa double fidélité enfantine et perpétuée durant sa vie d'adulte : "Les sensations les plus poignantes de mon existence me furent données en 1896, lorsque je découvris le monde hellénique, et en 1902, lorsque je découvris les myriades de soleils et de mondes qui peuplent l'espace infini. Je pense parfois que ce dernier événement fut pour moi le plus important, car cette conception de l'univers en expansion éveille encore en moi un frisson qu'il est à peine possible de reproduire. Je fis de l'astronomie mon principal sujet d'étude scientifique, et je me procurai des télescopes de plus en plus grands, soixante et un livres sur l'astronomie, et j'écrivis de nombreux articles sur le sujet, qui parurent à raison d'un par mois dans les journaux locaux. A treize ans, j'étais complètement convaincu de la futilité et de l'insignifiance de l'homme, et à dix-sept, à l'époque où j'écrivis des textes particulièrement détaillés sur le sujet, je possédais pour l'essentiel, les vues pessimistes sur le cosmos qui sont miennes à présent." (7)

Christianisme et anciens dieux

Tout en affirmant ce qu'il doit au paganisme, Lovecraft n'en reste pas moins lucide quant au judéo-christianisme qui imprègne profondément la société américaine ; le peuple semble avoir besoin éternellement de ce qu'il nomme le sirop lénifiant de la foi, de cette carotte de l'immortalité.

"D'après ce qu'il m'est donné d'observer, toutes les interprétations non matérialistes du cosmos sont pure mythologie;

pourtant le fait que la majorité ait conservé depuis des temps immémoriaux ses croyances dans le surnaturel donne à ces interprétations une valeur esthétique indépendante de leur irréalité fondamentale. Les hypothèses surnaturelles dans l'art - bien que pertinemment fausses- offrent une échappatoire émotionnelle commode à ceux qui se sentent opprésés par les

rigides limitations de l'espace, du temps et des lois de la nature. EN FAIT, S'IL FAUT QUE LA CIVILISATION OCCIDENTALE AIT UNE FORME OU UNE AUTRE DE SUPERSTITION SURNATURELLE, JE CROIS VRAIMENT QUE LES ANCIENS DIEUX SONT BIEN PLUS APPROPRIES QUE CE CHRISTIANISME D'APPARENCE QUE NOUS AFFICHONS DEPUIS QUE LES CIRCONSTANCES HISTORICO-POLITIQUES NOUS L'ONT INFLIGÉ.

Le christianisme ne nous a jamais vraiment convenu, toute notre conduite est en contradiction avec nos bonnes résolutions du dimanche. D'un autre côté les anciens dieux sont vraiment nos dieux, ils sont le produit imaginaire du même courant culturel qui a produit jusqu'à nos instincts inconscients et nos manières d'être. Si nous les adorons ouvertement, notre conduite habituelle, avide et sans pitié, ne serait plus hypocrite. Je suis sûr que Thor et Odin nous semblent plus proches et plus importants que notre sauveur anémique et crucifié. Cependant, en ce qui concerne la pratique, il est un peu simpliste et sentimentaliste de s'imaginer que nous puissions remettre en selle les Walkyries. La masse a appris, de longs siècles durant, à cristalliser sur l'image du Christ son ignorance et sa superstition, et on ne trouverait aucun avantage à un changement qui n'aurait, pour la plupart des gens, aucune signification. La raison et le bon sens nous poussent à nous passer tout simplement des dieux, et il importe peu vers quelle sorte d'illusion se sent porté l'imbécile.(8)"

Ne point réinstaurer un paganisme de pacotille, semble nous dire Lovecraft; il n'en souligne pas moins le caractère profondément enraciné du paganisme, sa liaison ontologique avec l'Européen.

Quant au christianisme, l'écrivain de Providence déclare que ce sont les Européens qui l'ont civilisé et non l'inverse, car l'idéologie chrétienne assimila toutes les caractéristiques de la culture gréco-romaine du dernier Empire.

Lovecraft entrouvre cependant encore la porte de sortie pour cette religion monothéiste en soulignant dans un autre écrit que par sa durée le catholicisme possède de profondes racines ancestrales, qu'il exprime la vie naturelle, la vie simple, celle des temps anciens "avant que ne soit répandu l'industrialisme et que la science n'ait entamé la transformation et la destruction de notre société."(9)

La marque du paganisme

Un homme très tôt las de la vie et de ses semblables donc, qui trouve dans l'écriture et l'entretien du souvenir de son enfance magique - état primordial et indestructible- des raisons de poursuivre l'existence organique en attendant que le courant électrique qui agite le cerveau humain ne soit coupé par le destin. Un homme aussi parfaitement fidèle à ce qui l'a modelé précisément dans sa prime jeunesse : la découverte de l'infini et du néant humain en contrepartie, et celle des Dieux enracinés dans l'imaginaire européen.

“Il porte aujourd'hui la marque du paganisme gréco-latin au même titre que tout chrétien porte celle du christianisme” dit-il ailleurs. (10)

Dès lors, ce mélange de vision matérialiste et pessimiste du destin de toute vie organique ainsi que d'enracinement païen fera plus qu'affleurer au travers de l'oeuvre : il en est un leitmotiv.

Des centaines de pages pourraient être rédigées sur la présence des divinités païennes dans les écrits lovecraftiens; nous nous en tiendrons à un somptueux passage où la fascination de l'auteur pour la cosmogonie païenne transparaît dans toute son intensité

et où l'apport lovecraftien essentiel - la mythologie se déroule à l'échelle infinie et intemporelle de l'univers - ressort on ne peut plus nettement :

“Ces Grands Anciens, poursuivait Castro, n'étaient pas entièrement faits de chair et de sang. Ils avaient une forme - cette figurine faite dans les étoiles ne le prouvait-elle pas, d'ailleurs? - mais cette forme n'était pas faite de matière.

Ils pouvaient plonger à travers le ciel pour passer d'un univers à l'autre; mais quand les étoiles leur étaient défavorables, ils ne pouvaient vivre. Cependant, bien qu'ils n'aient plus été en vie, ils ne mourraient jamais vraiment. Ils demeuraient tous dans leurs maisons de pierre de la grande cité de R'Iyeh, préservés par les charmes du puissant Cthulhu et attendant une résurrection glorieuse, au moment où les étoiles et la terre seraient une fois de plus prêtes pour eux. Alors, pourtant, il faudrait qu'une force intervienne de l'extérieur pour libérer leur corps. Les charmes qui les préservaient intacts leur interdisaient aussi de faire une démarche initiale, et ils gisaient simplement, en éveil, dans l'obscurité, et ils réfléchissaient, tandis que d'innombrables millions d'années continuaient à se dérouler. Ils savaient tout ce qui se passait dans notre univers, car leur mode de discours était la transmission de pensée.

En ce moment même, Ils parlaient dans Leurs tombeaux. Quand, après des temps infinis de chaos, les premiers hommes étaient apparus, les Grands Anciens s'étaient adressés aux plus sensibles d'entre eux en modelant leurs rêves. Car c'est ainsi seulement que Leur langage pouvait atteindre les esprits attachés à la chair des mammifères.

A cette époque, disait Castro à voix basse, les premiers hommes avaient organisé le culte autour de petites idoles que les Grands Anciens leur avaient révélées. C'étaient des idoles apportées en des ères indistinctes d'obscures étoiles. Ce culte ne disparaîtrait qu'au moment où les étoiles seraient à nouveau comme il le fallait et que les prêtres secrets pourraient aller chercher le grand Cthulhu dans sa tombe pour qu'il redonne vie à Ses sujets et Se remette à gouverner la terre. Il ne serait pas difficile de savoir quand ce temps serait venu car, alors, l'humanité serait tout à fait semblable aux Grands Anciens ; libre et fougueuse, au-delà du bien et du mal, les lois et les morales rejetées, tous ses membres criant, tuant, se divertissant joyeusement. C'est alors que les Anciens, libérés, leur enseigneraient de nouvelles manières de crier et de tuer, de se divertir et de jouir de leur existence; puis toute la terre s'enflammerait dans un holocauste d'extase et de liberté.”(11)

Conclusion

Le fait que des dizaines d'auteurs parmi les plus grands de la littérature fantastique du XX^e siècle ont estimé indispensable de collaborer au mythe de Cthulhu et, plus encore de le perpétuer après la mort de Lovecraft, est suffisamment significatif de l'ampleur de l'oeuvre de ce dernier, de l'extraordinaire philosophie que recèle les nouvelles composées par lui.

H.P. Lovecraft, mort à 47 ans avant que ne se déclenche la Deuxième guerre mondiale, aurait trouvé dans celle-ci et dans le monde mercantile qui l'a suivie la confirmation, si tant est qu'il en ait eu besoin, de ce que l'homme est d'une insignifiance abyssale au coeur d'un univers où s'affrontent, aveugles et éternelles, des forces ignorant l'existence du bipède terrien.

Il faut dès lors s'accrocher à la beauté, à la splendeur et l'ordre des choses enseignées par les grandes civilisations du passé européen, car vivre au rythme et dans l'esprit de ces sociétés, c'est participer, l'espace d'une vie, à ce qui se meut au diapason du cosmique sans briguer une fallacieuse immortalité de l'âme. Il faut donc rejeter ce qui nous en écarte et revenir à nos racines.

Didier Hendrickx, né en 1963, licencié en Journalisme et Communication, travaille depuis plusieurs années à un essai sur Lovecraft.

1. Francis Lacassin, Le complot des étoiles, in LOVECRAFT, p.3. Robert Laffont.
2. Jacques Van Herp, La mythologie de Cthulhu, in LOVECRAFT, p.219., Phénix.
3. Sprague de Camp, H.P. Lovecraft, le roman de sa vie, p.36, Néo.
4. Lovecraft raconté par Lovecraft, in H.P. Lovecraft - Lettres 1, p.46, Christian Bourgeois.
5. Idéalisme et matérialisme : une réflexion, in Lovecraft, T. III, p.1242.
6. Idéalisme et matérialisme : une réflexion, in Lovecraft, T. III, p.1239.
7. La confession d'un incroyant, in Lovecraft, T. III, p.1199.
8. Le cosmos et la religion, in Lovecraft, T. III, p.1191.
9. Sur le catholicisme, in Lovecraft, T. III, p. 1202.
10. Idéalisme et matérialisme, in Lovecraft, T.III, p.1242.
11. L'appel de Cthulhu, in Lovecraft, T. I, p.74-75.
Citons enfin la revue "Etudes Lovecraftiennes", Rue de Stalingrad 57, F-95120 Ermont, France.



UNE REFUTATION DE LA CROIX. VICTOR SEGALEN (1878-1919) ET LA QUESTION RELIGIEUSE.

UN JEUNE HOMME FIN DE SIECLE

Victor Segalen naît dans une famille bretonne de tradition catholique, poursuit ses études classiques chez les Jésuites et passe une adolescence, sans problème apparent, à l'ombre d'une foi solide. Son départ, en septembre 1898, pour l'Ecole de Santé navale, à Bordeaux, marque la déchirure inaugurale dans ses rapports avec son milieu social, un style de vie étriqué et des habitudes de petit bourgeois provincial.

Malgré les efforts tenaces de sa mère - en correspondance permanente avec le scrupuleux aumônier de l'Ecole -, les premiers troubles, les premiers doutes métaphysiques envahissent le nouvel étudiant. Sa passion pour l'art, la littérature et la musique de son temps, l'oriente de plus en plus vers une vocation en complète discordance avec les souhaits de son entourage. Il découvre l'oeuvre de J.-K. Huysmans, d'abord "En Route", puis les textes antérieurs à la conversion de celui qui fut un turbulent protagoniste des soirées de Médan. Et parmi ces livres sulfureux, la Bible de la Décadence, opus magnum dont un volume à couverture jaune encouragea éminemment la perversion de Dorian Gray: "A Rebours".

Par l'intermédiaire de dom Thomasson de Gournay, Segalen rencontre l'ermite de Ligugé. Si le futur oblat de l'abbaye Saint-Martin rêve d'un catholicisme mystique régénéré par l'Art, Segalen se prépare à quitter lentement le giron de l'Eglise, tout en puisant avec allégresse d'intenses sensations dans les témoignages, quiets ou hallucinés, des grands spirituels. Sa religion, volontairement hérétique, le voue au culte de la Beauté, sacrifiant en cela à l'engouement symboliste. Les Ecritures n'échappent d'ailleurs nullement

à cette entreprise, et, loin de suivre les directives de l'orthodoxie, servent plutôt une imagination assez débridée.

Le brouillon d'une lettre destinée à son directeur de conscience en donne confirmation: "Mon enthousiasme pour l'Ancien Testament est toujours sincère. Mais un beau jour je me suis carrément aperçu (après une lecture du Sar sans doute) que le dit enthousiasme était purement intellectuel et qu'il s'adressait à la Bible en tant que Passé Poétique. Comme Hello, un peu, j'avais vu surtout en l'orient biblique des "Cèdres et des mages, les trésors de Suze et les énigmes de Saba, les songes prophétiques des Pasteurs sous les étoiles de Chaldée..." tout comme l'Egypte était surtout pour moi la séculaire veillée des sphinx autour des traditions endormies; comme l'Inde, l'Assyrie, ces prodigieuses nécropoles où ne dorment peut-être pas que des corps mais où sommeillent de touffuses traditions. Mais surtout, la transition me manque de cette peuplade polygame, tyrannique, étroite et fermée en son titre de peuple de Dieu, de ce Dieu des Armées même à ses fils impitoyable, se repentant d'avoir créé l'homme (...). (1)

Ensuite, amalgamant - avec une audacieuse candeur - croyances, mythes et légendes, il en arrive à proposer une thèse oecuménique qui dut choquer les certitudes canoniales du bénédictin de Solesmes, s'il reçut jamais cette missive...

"Ne pouvant décidément affilier l'Evangile à la Genèse, je le rapprocherais de bonne foi de la sereine morale hindoue si proche de lui sous une forme désintéressée". (2)

Le début du siècle apporte au jeune Victor des expériences tumultueuses, le goût de la transgression: échec d'une liaison amoureuse passionnée (et réprouvée par les parents), crises de neurasthénie, dérives à Paris où il fréquente le monde médical et littéraire, initiation aux aventures opiacées, intérêt croissant pour la pathologie nerveuse et pour la musique... Il goûte les sortilèges des cénacles wagnériens où se mélangent - dans un curieux brouillard de volupté - des spiritualités hétérodoxes, quelques aphorismes de Schopenhauer, un orientalisme édulcoré et les classiques intrigues mondaines. Segalen se dégage progressivement de cette atmosphère faisandée, et se lie avec deux poètes qui jettent sur les compromissions littéraires un regard dédaigneux: Rémy de Gourmont et Saint-Pol-Roux.

Le verbe commence à prendre chair, et le corps évite l'enracinement. Il se met à lire Nietzsche, et après s'être enivré des splendeurs baudelairiennes, il se voit happé par le souffle rebelle de Rimbaud. Ses études achevées, le

docteur Segalen explore les arcanes de l'esthétisme, mais le hasard l'envoie, dès 1902, vers une terre où survivent les vestiges d'un Paganisme qui fut souverain, où la Croix est un signe d'oppression et d'hypocrite laideur; et cette rencontre provoque une révolte, une délivrance, une métamorphose...

Sans Dieu ni loi.

Le voyageur en Océanie réalise d'une façon radicale et définitive la rupture d'avec le Christianisme. Les îles du Pacifique offriront à Segalen une illumination, une véritable révélation. A travers ce vaste espace géographique, un médecin de marine, âgé de vingt-cinq ans, s'extasie devant une nature luxuriante, devant un peuple dont la morale ne réprime pas la sensualité, devant une culture d'une incroyable richesse que l'opposition aux valeurs de la vieille Europe rend encore plus attrayante. Mais ce territoire bien tangible où la pensée semble pouvoir s'épanouir dans un corps enfin libre et vigoureux, ce territoire est dévasté par les missions et l'administration coloniale. Et le désastre de "l'oeuvre civilisatrice" paraît sans recours.

Dans "Les Immémoriaux", Segalen analyse la lente dégradation de la culture maorie face aux évangélisateurs. Il décrit de manière poignante le combat inégal entre les prophètes du Livre et le conteur dont la mémoire reste seule garante de l'existence des dieux et de la généalogie des hommes. La défaite des Polynésiens est spirituelle autant que matérielle, l'avantage des Européens étant d'unir leur supériorité technique et militaire à une religion rigide dans ses dogmes et ses rites.

Les connivences entre missionnaires, marchands et force armée montrent clairement la faillite d'un message qui, sous prétexte d'apporter la bonne nouvelle, anéantit le dynamisme originel de civilisations entières. La prétention universaliste des Eglises chrétiennes masque une réalité moins glorieuse: incompréhension des autres religions, mépris de la différence, médiocrité d'esprit et de comportement, pillage systématique des nations colonisées, mesquinerie d'une institution plus proche de la trivialité que de la grâce. Ne se réclamant d'aucune foi spécifique, Segalen s'ouvre à tout phénomène religieux qu'il apprécie principalement d'un point de vue esthétique

et sociologique. Son jugement est positif lorsque les coutumes n'imposent pas une morale étroite, lorsqu'elles ne nient pas l'énergie et la liberté individuelle, la sexualité et l'intelligence créatrice.

C'est dans cette négation que se situe le péché mortel du Christianisme. Or où pourrait-on trouver meilleur terrain d'expérience, sinon en ces lieux qui voient s'affronter les divinités ancestrales d'un peuple dépourvu de pudeur malade et de ressentiment, et une Trinité d'inspiration hellénico-sémitique exportée par les bons offices de la III^{ème} République?

Dans les "Pensers païens", composés en 1906, un Maori de pure fiction, un "sauvage" qui "n'existera jamais" (3), disserte à propos de la religion étrangère:

"Lorsque la Société des Missions proclame sa raison d'être qui est "d'expédier l'Évangile aux païens et autres nations non éclairées", nous n'avons pas de preuves immédiates qu'elle ait défigurée, par la suite, son rôle; du moins dans les grandes lignes. De même encore, ces gens honnêtes furent sincères, quand ils se flattaient - parlant de nous - "d'améliorer leur condition actuelle", "to improve their condition".

Mais j'avoue qu'ils ont si merveilleusement échoué qu'on ne peut que les plaindre d'une si maladroitement et si inopportune sincérité. D'autres, même, que vous appelez toujours catholiques, bien que ce genre de culte ne soit point du tout universel, comme son nom voudrait le dire - d'autres, plus tard venus dans ces îles -, ont aggravé leur intempestive influence d'un manque de logique qui surprend. Je disais, l'autre jour, à l'un de ces excellents Pères - on les nomme Pères bien qu'ils aient renié la paternité du corps -, je disais: "Mon Père, vous imaginez donc être venu ici pour nous tirer, en grand nombre, des flammes éternelles? Vous croyez nous lancer aux cieux, et comme vous dites "sauver nos âmes"? Hélas non! Vous nous damnez plutôt. Écoutez bien. Tout adulte qui observe la Loi Naturelle est digne du Ciel. Il est supposé mériter le baptême du Désir". (4)

Ce texte aurait pu, selon une note de l'auteur lui-même, servir de préface au "Maître du Jouir", livre qu'il n'écrivit jamais. Or c'est à l'époque où il rédige ces "Pensers païens" que Segalen entre en contact avec Jules de Gaultier dont l'œuvre donne à son athéisme des assises philosophiques plus fermes. A cette influence, il convient d'ajouter celle, plus polémique, de Remy de Gourmont qui écrivait: "Tous les efforts des Européens pour adapter à leur organisme les dogmes chrétiens ont été inutiles. Même sous la forme romaine, la moins dangereuse, ils restent un obstacle à la force, c'est-à-dire à la beauté

de la vie. Le christianisme est une machine à donner des remords, parce que c'est une machine à diminuer la souplesse et à refréner la spontanéité des réactions vitales". (5) Et il conclut: " Je comprends qu'on dise nettement comme Nietzsche: le christianisme, voilà l'ennemi. Toute autre formule est un acte de foi religieuse". (6)

Pour Segalen, la croyance en Dieu est un acte qui relève de l'ordre de l'imagination, et c'est ainsi qu'il s'attaque moins à la fiction elle-même qu'à ses conséquences concrètes. L'échec de la doctrine chrétienne réside dans son incapacité à inscrire, au coeur du réel, quelque chose de sublime et de rare, le sens du dépassement, le reflet du divin.

Dans son ensemble, le message évangélique ne transfigure pas l'humanité qui y adhère, mais il la soumet à de fades principes emplis de résignation, de laideur et de honte.

Quand un Chrétien dispose de quelque noblesse, il l'assume **MALGRE** sa foi...

Le séjour en Chine confirme cette assertion. Les missionnaires rencontrés y sont décrits comme "de petits paysans brusquement transplantés ici, avec de la terre (qu'il leur plaît tant d'acheter, de posséder) collée à leurs pieds. Avec leurs vices très gros souvent. Et des têtes bestiales. Aucune spiritualité. L'âme possible, l'âme catholique, peu visible dans le vicaire, aurait pu, après tout, se réfugier dans ces confins du monde? Non. Pas même ici". (7)

Il lui arrive, certes, d'être moins sévère; par exemple, lorsqu'il fait la connaissance de l'évêque de Pékin, homme accueillant et ... lecteur assidu de Huysmans. Ce qui ne l'empêche nullement de préciser:

"Je dois avouer d'ailleurs que j'ai perdu ici l'âpreté un peu partielle peut-être que je mettais à juger le catholicisme en Chine. Je crois le considérer actuellement avec l'exacte sympathie sociale que j'accorde à tout moyen d'équilibre et de force, - mais sans lui accorder un doigt de moi-même. Comment peut-on être catholique! Encore une fois..." (8)

Le seizième chapitre d'"Equipée" (9) consacre la victoire cruelle et irrévocable du réel sur l'imaginaire chrétien:

"... un allègement, dans les mots, dans les couleurs et les formes, dans l'esprit et dans le coeur, tout se distille en ce léger et enivrant parfum de sainteté... Voilà ce qu'il est décent d'imaginer au seul prononcé de ces mots: Martyrologue, Martyrisé, Martyr et Sainte Relique... Un corps élu; une chair glorieuse... Mais voici ce que j'ai vu: une charogne. Glorieuse, oui, et je le sais; mais avant tout, et pour toujours: une charogne". (10)

Pendant la guerre, Segalen compose un splendide "Hommage à Gauguin", éloge funèbre plein de sève et d'ardeur, apologie du Hors-la-loi qui se rebella contre l'Eglise et l'Etat. Il défend jusqu'au bout la valeur des sens, la beauté des apparences, la suprême immanence. Malgré la maladie, l'angoisse difficilement surmontable et la tenace nostalgie de l'absolu, Segalen ne céda jamais aux appels pressants de Claudel. Plus graves, sans doute, sont les tentatives de conversion post mortem. Ce genre littéraire, assez fréquent - il faut bien l'avouer-, fut illustré par Gabriel Germain dans son essai "Victor Segalen, le voyageur des deux routes". Citant des fragments de lettres et se hasardant dans des interprétations pour le moins forcées, il rattache Segalen d'abord au Christianisme, puis au Bouddhisme. Pourtant, ni l'estime pour Huysmans et Claudel, ni l'attrance pour l'étude des manifestations religieuses ne devaient ramener l'Exote à une foi quelconque.

Serait-il coupable "de ne pas avoir rendu tout à fait impossibles certaines interprétations déshonorantes de sa pensée, genre Claudel" (11), comme André Breton le reprochait à Rimbaud? C'est peu probable, mais nous savons que l'imagination des herméneutes est sans borne - Breton lui-même en fit les frais!

Cependant il nous est possible de résumer ainsi l'évolution de Victor Segalen à l'égard du Christianisme: à l'âge adulte, il quitta l'Eglise; il ne se convertit à aucune autre religion; il avoua en permanence son athéisme - ou mieux, son Paganisme lyrique - autant que sa passion pour les chercheurs d'absolu.



*Marc Klugkist, né en 1959, est licencié en Philosophie.
Il prépare une thèse sur l'esthétique "fin de siècle".*

NOTES:

(1) Texte daté du 5 janvier 1900. Cité par G. Germain, "Victor Segalen, le voyageur des deux routes", Mortemart, Rougerie 1982, pp.87-88.

(2) Ibid., p.88.

(3) "Gauguin dans son dernier décor et autres textes de Tahiti", Fontfroide, Fata Morgana 1986, p.35.

(4) Ibid., p.45.

(5) R. de Gourmont, "Le Chemin de Velours", Paris, Mercure de France s.d., p.22.

(6) Ibid., p.56.

(7) "Voyage au Pays du Réel", Paris, Le Nouveau Commerce, 1980, p.36. Texte daté du 16 juillet 1914.

(8) Lettre à Y. Segalen, 30 juin 1909, in "Lettres de Chine", Paris, Plon 1967, p.81.

(9) Le chap. 22, "Ces apôtres (à la Chine) pourraient être...", de la réed. Gallimard, avait été supprimé dans la première éd. (posth.), Plon 1929.

(10) "Equipée", Paris, Gallimard 1984, p.72.

(11) A. Breton, "Manifestes du surréalisme", Paris, Gallimard 1977, p.80.

QUELQUES OUVRAGES DE VICTOR SEGALEN (EN COLLECTIONS DE POCHE)

- . "Les Immémoriaux", Presses Pocket, Terre Humaine.
- . "Essai sur l'Exotisme", Livre de Poche, Biblio Essais.
- . "Le Fils du Ciel", Flammarion, GF.
- . "René Leys", Gallimard, L'Imaginaire.
- . "Equipée", Gallimard, L'Imaginaire.
- . "Stèles", Gallimard, Poésie.
- . "Odes" suivi de "Thibet", Gallimard, Poésie.

UN LIBERTIN ENTRE PAGANISME ET ORTHODOXIE : GABRIEL MATZNEFF.

Christopher GERARD

Né en 1936 d'une famille de Russes blancs exilés en France, Gabriel Matzneff se définit comme un "métèque" de la littérature française, à l'instar de Moréas ou d'Apollinaire.

Depuis son premier livre, "Le Défi", publié pour la première fois en 1965 et qui n'a pas pris une ride, celui que l'on a appelé "l'Archange aux pieds fourchus" a publié une suite étincelante d'ouvrages, superbe exemple de rébellion aristocratique contre le faux sérieux, les culs-de-plomb et les cuistres de tous bords.

Citons quelques chefs-d'oeuvre peu connus des profanes: "Le Carnet arabe", "Comme le feu mêlé d'aromates", "Vénus et Junon" ou encore l'extraordinaire "Taureau de Phalaris", un dictionnaire philosophique à offrir à tout adolescent éveillé.**

Matzneff fut l'ami de Montherlant, qui le chargea de répandre ses cendres dans les ruines du Forum Romain, non loin de la coupole de Saint-Pierre, "éteignoir de la pensée occidentale" selon l'auteur de "Malatesta"...

Qu'on vienne encore nous échauffer les oreilles avec le "Christianisme" de Montherlant!!!

Quant à celui de Matzneff, il est pour le moins hérétique, d'où son intérêt. En effet, notre libertin tragique n'a jamais renié ses liens consubstantiels avec l'Orthodoxie. Et s'il y a bien quelqu'un, en France, qui a suscité l'intérêt pour cette dernière au sein du public cultivé, c'est celui qui soutient que "Dieu n'a jamais été le Dieu castrateur de la morale bourgeoise, mais, au contraire, le "donateur de vie" qui sanctifie toute la création, toutes les passions et activités

créatrices de l'homme". Il suffit d'ailleurs au Païen fourvoyé qui pénètre dans une église orthodoxe d'y apercevoir le Zeus Pantocrator flanqué d'une Grande Déesse, pour être aussitôt rassuré.

Toutefois, Matzneff est le premier à avouer sa tendance à "pétroniser" le Christ, à opérer d'audacieux syncrétismes: relisons le Taureau de Phalaris sur ce sujet et nous serons édifiés: "La richesse poétique du syncrétisme pagano-chrétien ne me fait pas oublier qu'il n'est aucune des valeurs constitutives de la civilisation antique qui ne soit condamnée par l'Eglise, et que les adeptes du "sophiste crucifié" (Lucien de Samosate) ont pris une part active à la chute de l'Empire romain. On ne peut concilier ce qui est inconciliable. Christianiser le paganisme gréco-romain, plonger dans les eaux baptismales Pythagore, Platon, Epicure et Sénèque est pour une âme telle que la mienne un exercice fort stimulant, mais l'opposition demeure irréductible entre Dionysos et le Crucifié, entre la religion qui est affirmation du vouloir-vivre et celle qui est négation de la vie, entre la pensée païenne qui tend à établir l'harmonie, la sagesse, la beauté et le bonheur sur la terre, et la pensée chrétienne tout eschatologique ("Seigneur, que ton règne arrive!") et pleine de mépris pour le monde d'ici-bas."

Ou "les Dieux de l'Olympe ne sont pas morts, puisqu'il y a toujours des hommes qui fleurissent leurs autels abandonnés.

Pour moi, Vénus et Jésus-Christ ne cessent pas de se disputer mon coeur, et ils se le disputeront jusqu'à ma mort.... Ce contre quoi je m'insurge, c'est la fable selon laquelle certaines valeurs (la charité, la fraternité, la tendresse) étaient inconnues du paganisme gréco-romain et sont le privilège de la révélation chrétienne. Il suffit de lire Sénèque pour comprendre qu'il s'agit d'un mensonge. et j'ai cité dans le Carnet arabe une lettre de l'empereur Julien (le grand Julien, dit l'Apostat) sur la consubstantialité de tous les êtres humains, dont la beauté ne le cède en rien à celle des Evangiles."

Une fois de plus, c'est un artiste, un amateur, un dilettante au sens le plus noble du terme qui voit juste. En effet, et nous reviendrons sur ce sujet dans un prochain numéro d'ANTAIOS, il existe une charité païenne, mais qui n'a pas l'intolérance comme corollaire, contrairement à la charité, nullement désintéressée, des Chrétiens. C'est ce que Matzneff appelle "un des charmes scandaleux de la Rome païenne... ce respect de l'autre, cette bienveillance envers les divinités et les cultures étrangères."

L'auteur de ce singulier dictionnaire, qui pousse l'outrecuidance à parler de philosophie en français, chante la poésie des dogmes: "quand ceux-ci se

révèlent faux, la poésie demeure”. Qu’il nous permette de préférer la poésie des mythes...qui ne les empêche nullement de dire le Vrai!

Matzneff est à la fois “un solaire, un sincère et loyal païen” et, coïncidence des contraires, un fidèle de l’Orthodoxie byzantino-slave... et l’un des grands écrivains français contemporains.

Il nous livre aujourd’hui le septième volume de ses Carnets noirs*, son journal intime, qui narre par le menu sa liaison tumultueuse avec une belle de quinze ans. C’est pour l’auteur l’apprentissage, non point de la sérénité mais de la maladie et de la fidélité. Cette dernière sera d’ailleurs fort mal récompensée. Mais, comme le lui dit son ami Cioran: “Le rire est la seule preuve de notre existence”.

Face au Judéo-Christianisme, “certitude de détenir une vérité, parfaite dans les siècles des siècles et ne supportant pas la moindre altération”, nous préférons quant à nous le Paganisme “dont la beauté, la poésie et l’art d’être heureux sont les fleurs essentielles de (notre) jardin intérieur, sans qui (nous) mourrions de soif et d’ennui”.

Nous attendons avec impatience le grand livre qu’il doit consacrer à ses maîtres, de Pétrone à Cioran.

* G. MATZNEFF, *La Prunelle de mes yeux*, Gallimard 1993, 110FF.

** La plupart des livres de Matzneff sont publiés à la Table Ronde ou chez Gallimard.



UN EXEMPLE DE MORALE NEGATIVE : LA MORALE DE PASCALE

Pierre CHASSARD

Avec Pascal, qui accentue les principes de la morale chrétienne jusqu'à la négation méprisante et haineuse de toute individualité humaine, la morale atteint un de ses plus hauts sommets dans la voie tracée par le Christianisme. Le devoir de chaque créature est encore, naturellement, d'aimer Dieu.

Le bien suprême est toujours d'être en lui et le mal le plus grand d'être en dehors de lui. Mais l'apologétique pascalienne va plus loin que cette simple perte de l'individu en Dieu.

Aujourd'hui, dit Pascal, l'homme, créé sain, innocent et parfait, rempli d'intelligence et de lumière, est plongé dans les ténèbres qui l'aveuglent, dans les misères qui l'affligent et dans la mortalité qui le fait disparaître.

Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant du secours de Dieu; il s'est soustrait à sa Domination, et, par cette rébellion intolérable, il a perdu la pureté d'un état sans péché, cet état originel qui, selon Pascal, serait celui de la création. En ce lieu de malédiction qu'est la terre, son corps est la cause de sa perte pour Dieu: "Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie: LIBIDO SENTIENDI, LIBIDO SCIENDI, LIBIDO DOMINANDI" (Pensées).

Alors que Dieu doit régner sur tout et tout se rapporter à lui, dans les choses et dans la chair règne la concupiscence, dans les choses spirituelles, la curiosité, et dans la sagesse, l'orgueil. L'homme, qui a perdu toute son innocence dans l'éloignement de Dieu, s'est profondément corrompu, ne connaissant plus que le mensonge et l'erreur. Son seul salut réside dans une totale conversion de l'âme qui "consiste à s'anéantir devant cet être universel" (Pensées).

Il lui faut remonter à Dieu qui, selon Pascal, doit régner sur tout car tout serait par lui et pour lui. Ce retour vers ce prétendu lieu originel de la lumière et de la vie ne peut s'effectuer qu'aux dépens de l'individu: il est conditionné par le rejet complet de soi-même, accompagné de mépris et de haine. Celle-ci est même primordiale dans l'apologétique pascalienne. Nous devons nous haïr nous-même, exige Pascal, manifestant une abjection indépassable et morbide.

Tel est, en son essence, le bien chrétien, fondé tout premièrement sur une haine antérieure à l'amour; telle est la morale pascalienne pour laquelle "la vraie et unique vertu est de se haïr" (Pensées) et non pas simplement, et d'abord, d'aimer Dieu. D'après Pascal, l'homme est une vile créature.

Il doit se reconnaître tel, admettre sa vilenie, car dans cet avilissement de soi grandit la grandeur de Dieu. Cette grandeur de Dieu, face à la petitesse extrême de l'individu avili, justifie une domination sans limite et une soumission totale. Sous cette domination divine, dans cette soumission humaine, ne s'affirmant plus dans un monde difficile mais ayant perdu toute personnalité, ne cherchant plus à connaître ce qui l'entoure mais se complaisant dans l'ignorance, l'homme trouverait le bonheur. Mais ce bonheur de la morale pascalo-chrétienne est un bonheur oligophrénique qui, comme fin de l'homme, serait aussi la fin de l'homme.



*Pierre Chassard est philosophe de formation.
il a déjà publié : "Nietzsche, finlisme et histoire", "Heidegger" et "Les
diversités naturelles". Les deux derniers ouvrages sont disponibles
aupres d'Antaios au prix de 65 FF pour le 1er titre, 85 FF pour le
dernier.*

LA DIVERGENCE ABSOLUE DE LA PENSEE DE L'ETRE ET DE LA FOI.

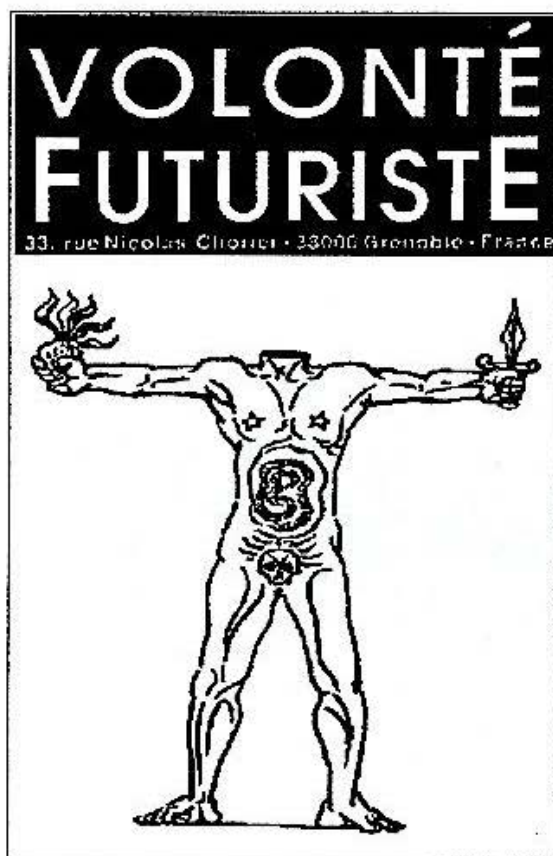
Jean-Marc VIVENZA

Dans notre réflexion sur l'Être, il est utile de s'arrêter un instant pour préciser un aspect particulièrement obscur de l'histoire de la pensée occidentale. En effet, toute notre philosophie a puisé ses concepts fondamentaux dans la pensée grecque. Lors du triomphe politique du Christianisme sous Constantin et surtout sous Théodose (392), la nouvelle religion d'état s'empara des lumières de la philosophie antique pour les mettre au service de sa théologie. Ainsi l'idée d'Être, le noyau central de la pensée, subit un transfert étrange et devint le nom philosophique de Dieu, son attribut théorique premier. C'est pourquoi l'identification de l'Être pensé par les Grecs et du Dieu célébré par le Christianisme relève d'une étrange convergence, qu'il convient de comprendre sous peine de sombrer dans l'incompréhension caricaturale, polémique et réductrice. Certes comme le dit J. Beaufret : " L'identification de Dieu et de l'Être, entendons :

l'identification du Dieu, qui, selon l'Épître aux Hébreux, après avoir parlé jadis par les Prophètes, vient ensuite parler par son Fils, et de l'Être propre à la philosophie grecque. Une telle convergence serait vraiment la huitième merveille du monde si elle ne reposait pas sur un malentendu fondamental." (1)

Cependant, si entre ce qui vient des Grecs, à savoir l'Être, et ce qui ne nous en vient pas, à savoir la Révélation, il ne devrait pas y avoir la moindre ombre de convergence selon l'ordre de la pensée; toutefois cette convergence se réalisa selon l'ordre de la foi.

Même si à la question : "où se rencontrent le monde de l'Être et celui de la foi? La réponse est nulle part!". (2)



Malgré cela, c'est dans cette absence et dans cet ailleurs, dans ce nulle part que se sont conjugués l'Être et le Dieu des Chrétiens.

Bien sûr, comme le réaffirme non sans humour J. Beaufret : " Ce qui est révélé dans la foi ne relève en rien de la question de l'Être. Le Dieu de la Révélation, lui, s'annonce directement.

JE SUIS QUI JE SUIS, dit-il à Moïse.

Cela ne veut nullement dire, comme croyait Saint Thomas: ce que les Grecs cherchaient sous le nom d'Être, c'est moi. Le dernier mot ici pourrait bien revenir à Nietzsche quand il dit dans un aphorisme: c'est vraiment du raffinement que Dieu ait appris le grec, ayant résolu de se faire écrivain et qu'il ne l'ait pas mieux appris." (3)

Néanmoins la convergence eut lieu, pourquoi?

A cela plusieurs raisons, mais la principale est que le Dieu des Chrétiens, dans un premier temps, fut prêché au niveau affectif et sensible à une population qui vivait déjà majoritairement son Paganisme de la sorte. Dès lors, foi contre foi, il était possible de passer d'un dieu à un autre puisque la structure mentale, elle, restait identique, même si les fondements de cette foi étaient totalement étrangers au monde païen et n'auraient pas dû pouvoir s'y greffer.

Il convient donc d'aller un peu plus loin afin de mieux cerner une attitude qui fixe son empreinte sur une part importante de notre histoire occidentale, et qui, à de nombreux égards, est encore une dominante majeure dans la structuration des mentalités contemporaines.

C'est pourquoi nous sommes autorisés à nous demander: qu'est-ce que la foi? Sans entrer ici dans une analyse générale, il faut souligner deux de ses caractères; les souligner précisément parce qu'ils ne vont pas de soi.

En premier lieu, la foi est pure croyance et s'avoue comme telle. Adhésion à une révélation, à un récit ou à un mythe.

Elle ne se présente pas comme un savoir et n'implique, en conséquence, aucune affirmation d'existence.

"Elle est à elle-même sa première et dernière justification, sa propre lumière et sa propre caution." (4)

En second lieu, elle est primordialement foi en un rédempteur, un dieu sauveur ou protecteur.

Ceci devrait normalement entraîner, pour la théologie chrétienne, une conséquence: ne rien avoir à faire avec la question de l'Être, question qui n'appartient pas à son domaine propre de déploiement: elle ne peut ni se servir de l'Être ni, d'aucune manière, le servir.

Effectivement, à ce titre, le Paganisme apparaît mieux protégé contre la confusion puisque, plaçant sous la dépendance de l'Être les dieux et les hommes, il évite l'amalgame dans lequel sombre toute la pensée chrétienne, entraînant une incompréhension terrible de conséquences sur l'histoire et le destin de l'Être.

A cet égard la rupture est donc totale, dans le domaine de la foi, le croyant ne saurait soupçonner l'aspect vertigineux de l'interrogation sur l'Être; il ne peut aller jusqu'au bout des exigences de la pensée. En effet, l'interrogation s'abolit lorsqu'elle déchoit et dégénère en croyance.

Nous sommes en présence de deux expériences irréductibles, de deux cheminements qui s'excluent absolument: à une parole toujours plus

questionnante (pensée) s'oppose une parole toujours plus assurée dans sa manière de répondre (foi).

L'appel de l'Être est sans commune mesure avec la Parole de Dieu. La foi est tournée vers Dieu, la pensée est attentive à l'Être dans sa différence d'avec les étants; le croyant n'a peur que de sa propre infidélité, alors que le penseur fait l'épreuve de l'Être à travers la dérélition et l'angoisse du néant. "Tout effort pour rapprocher ou réconcilier de tels incompatibles est voué par principe à l'absurde et à l'échec. La foi et la pensée restent séparées par un abîme. Même si l'on voulait dire que des deux côtés il y va de la vérité, ce que signifie vérité est, de part et d'autre, abyssalement différent." (5)

Que ressort-il de l'ensemble de cette analyse?

Quelle que soit la "configuration" considérée, la position à l'égard de la question de l'Être et de Dieu reste caractérisée par une triple séparation. "L'Être et Dieu ne sont pas identiques" (6): il n'y a eu confusion possible entre l'un et l'autre que dans la métaphysique, parce que Dieu y fut mésinterprété comme étant suprême, en même temps que l'Être y fut mésinterprété comme fondement de l'étant.

Il n'y a pas de compromis possible entre la foi et la pensée.

Ce sont là deux chemins irréductibles: qui vit dans la foi ne peut, au sens strict, penser; qui se voue à la pensée est contraint, sinon à un nécessaire "athéisme" comme l'affirme Heidegger (7), en tout cas à une suspension de la croyance, puisque ce qui est demandé dans la question de la pensée est "pour la foi, une folie". Enfin, il n'y a pas d'assimilation possible entre l'expérience à venir (offerte à la pensée, comme l'une de ses ultimes possibilités) et ce que la tradition occidentale nomma Dieu.

La pensée, pour peu qu'on entende celle-ci en un sens rigoureux, et non comme la sphère vague des "conceptions du monde", n'est redevable qu'à l'Être tel qu'il s'éclaircit au matin du monde grec. A celui-ci elle doit tout, puisqu'elle est, en son essence, pensée de l'Être: à cela - le monde de la foi, de la Révélation et de la Parole de Dieu -, elle ne doit rien, et ne peut rien devoir.

La Bible, en même temps que le Dieu qui s'y révèle, est pour elle une terre étrangère.

Le seul lien avec la divinité qu'elle accepte de reconnaître, c'est la dépendance des Dieux quels qu'ils soient à l'égard de cet Être dont elle est la gardienne.

Le "Christianisme", en tant que phénomène historico-culturel résultant de la collusion entre le Paganisme et la prédication chrétienne, est en grande

partie responsable de la détresse spirituelle des temps présents: en consacrant le règne de l'onto-théologique, il a contribué à sa manière au retrait de l'essentiel, à cette ENT-GOTTERUNG qui nous place dans "un état d'indécision par rapport aux dieux" (8).

Il a succombé à la perversion "systématique" de l'expérience et du langage religieux, perversion commune au Paganisme finissant et au Christianisme qui appelle nécessairement la critique, la défiance et le retrait.

La libération en vue d'une expérience "spirituelle" digne de ce nom doit précisément commencer par le refus de cette main-mise sur le divin, main-mise qui le réduit et l'enferme à l'intérieur de la clôture représentative: "Aussi le penseur sans-dieu (Gottlos), est-il peut-être plus près du Dieu divin. Ce qui signifie seulement qu'il est plus libre pour lui". (9)

Licencié en Philosophie, compositeur bruitiste, Jean-Marc Vivenza anime l'Electro-Institut de Grenoble (27 Rue Nicolas-Chorier, F-38000 Grenoble) et dirige la revue VOLONTE FUTURISTE.

Il a déjà publié "La Matérialité objective du bruit" (1985),

"Le Bruit et son rapport historique" (1987) et prépare " L'Essence du Nihilisme. Essai d'ontologie négative".

On peut considérer Jean-Marc Vivenza, qui fut l'ami d'Enzo Benedetto (1905-1993), dernier compagnon de Marinetti et continuateur du combat (voir son manifeste "Futurismo Oggi" de 1969), comme l'héritier spirituel du mouvement futuriste italien. Le texte que nous publions avec la gracieuse permission de l'auteur est tiré de son essai "L'Etre. La Pensée fondatrice de l'Europe".

NOTES:

- (1) J. Beaufret, Philosophie grecque, Paris 1973.
- (2) Ibid.
- (3) Ibid.
- (4) H. Birault, Heidegger et l'expérience de la pensée, Paris.
- (5) M. Heidegger, Nietzsche II, Paris 1962.
- (6) Séminaire de Zurich. Aussprache mit Heidegger.
- (7) M. Heidegger, Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffs.
- (8) M. Heidegger, Chemins qui ne mènent nulle part, Paris 1950.
- (9) M. Heidegger, Questions I, Paris 1990.



L'OEUVRE BRUITISTE

Le dernier numéro de la lettre d'information du FER comporte un court texte d'une grande justesse sur le Paganisme, par ailleurs très flatteur pour notre entreprise. Ne boudons pas notre plaisir et lisons-le, méditons-le.

“On mesure peut-être mal encore la terrible épreuve que vit l'Européen depuis plusieurs siècles, celle qui consiste à greffer au coeur même de l'appareil symbolique et métaphysique une doctrine puisant ses racines intimes au sein d'une culture totalement étrangère au caractère propre et spécifique de notre continent. Le Christianisme a ainsi injecté un poison terriblement efficace, celui du monothéisme biblique. Il est donc sain que puisse se faire entendre la voix de la tradition sacrée de la terre d'Europe. C'est d'autant plus indispensable qu'il existe un danger égal au Judéo-Christianisme, celui consistant à imaginer la résurgence d'un Paganisme de manière anachronique, c'est-à-dire n'ayant tiré aucune leçon de l'histoire. Nous avons suffisamment répété ici notre refus parallèle du biblisme réducteur comme du Paganisme de théâtre.

Notre véritable mission consiste à se confronter radicalement à la question du sens et du destin, question qui est celle du nihilisme, question fondamentale car question des fondements de notre “être-au-monde”. Il est donc vital que puisse se penser non un retour au religieux, serait-il “païen”, mais UN RECOURS A L'ANTIQUÉ.

FER, 27 Rue Nicolas-Chorier, F-38000 Grenoble, France.

SABRE AU CLAIR !

Christopher GERARD

Après "L'Eléphant dans la porcelaine" (La Table ronde) et "Crépuscule de la Modernité" (Trédaniel), Michel Mourlet nous livre avec "La Guerre des idées" la troisième partie du "Temps du Refus", recueil d'articles qui témoignent de l'acharnement de son combat contre le dogmatisme, le snobisme et le terrorisme intellectuel (celui des trois T: Trissotin, Tartuffe et Torquemada).

Car la France de cette fin de siècle "n'est pas un espace idéal de circulation des idées": en effet, les débats réellement importants qui agitent Allemands, Italiens et Anglo-Saxons ont peu d'écho dans l'Hexagone (sic). La France vit sous l'oeil vigilant des Autorités morales il y a peu dédiées à la défense du marxisme-léninisme et aujourd'hui à celle d'un système de valeurs (?) culturelles officielles, "jacklangien" pour reprendre le hideux néologisme forgé par notre mousquetaire.

Coïncidence? Ces textes, écrits entre 1958 et 1992 paraissent au moment de l'annonce du retour prochain en Russie d'A. Soljénitsyne. Ils rappellent fort à propos que la critique du communisme était, il y a encore quelques années, un exercice périlleux pour un intellectuel parisien. Il est vrai que Michel Mourlet n'a rien d'un intellectuel: nous le cataloguerions plutôt parmi les (rares) intelligents.

Intelligent, indépendant et courageux, car il en fallait, du courage, pour oser dire et écrire quelle abjection se cachait derrière tant de beaux discours sur l'avenir radieux de l'humanité et autres horizons indépassables de la pensée.

Hommage au Mourlet de Matulu, au Matzneff de Combat...

Passionnant est l'entretien de l'auteur avec Arcady Stolypine, le fils du Premier Ministre de Nicolas II, qui aurait peut-être, s'il n'avait été assassiné, pu sauver la Russie de la catastrophe révolutionnaire. Arcady Stolypine qui disait de l'URSS, en 1983: "C'est un régime totalitaire entré dans sa dernière phase et qui présente des signes de dislocation."

Passionnante également la rêverie sur Justinien, un de ces hommes d'exception qui "au cours des siècles, ont prouvé qu'une volonté inexorable peut infléchir l'Histoire..."

N'oublions pas que c'est ce même Justinien qui ferma l'Université d'Athènes en 529, forçant la pensée païenne à mille ans de clandestinité...

Barrésien jusqu'au bout des ongles (et Païen de surcroît), M. Mourlet est l'illustration de l'union harmonieuse du dandysme et de l'engagement. Ces deux attitudes vont de pair quand il s'agit de défendre l'essentiel: un art de vivre et de mourir, un type de civilisation qui distingue le beau du laid, le noble du vil... "Aux valeurs naturelles que la vie nous suggère: l'orgueil, la force, la volonté de puissance, la tension vers le plus grand pouvoir sur le monde et vers le plus grand assouvissement des désirs, le Juste substitue par peur de vivre, hypocrisie, conformisme ou idéalisme, les valeurs inverses: l'humilité, l'abnégation, la restriction, le renoncement, le néant crispé de l'inassouvi. Il résout la contradiction de la multiplicité des consciences dont chacune se veut totalité, par un effacement d'être, une torsion violente qui aliène l'homme de lui-même et l'établit définitivement dans son imperfection ontologique, son état de potentiel en suspens.

C'est le grand mérite de Nietzsche que d'avoir eu la vision la plus claire de ce déchirement, à une époque précisément où la conscience des Justes se faisait plus dogmatique et plus envahissante. Zarathoustra tord le cou à la morale molle, et restitue à la vie son libre cours, son foisonnement impitoyable, ses possibilités d'exaltation et de bonheur."

Le lecteur ne peut que partager les vues si justes de M. Mourlet sur l'intelligentsia française, partagée depuis la Révolution en deux camps irréductibles: les "sincères impulsifs" et les "habiles méthodiques".

Il faut aussi déguster l'apologie chaleureuse de la fascinante et "sulfureuse" Leni Riefenstahl, qui réalisa entre autres Olympia, dédié aux Dieux du stade, et qui demeure un des grands films païens de ce siècle.

L'ouvrage se termine par une féconde réflexion sur la biologie, et plus particulièrement sur les "Intellects agents" de Torris, si proches des Dieux antiques...

A lire ce livre au style frondeur et classique à la fois, juste et profond, aux antipodes de certaine légèreté typiquement parisienne, on se demande ce que la vieille dame du Quai Conti attend pour rendre à Mourlet ce qui appartient à Mourlet: une épée digne de lui.



M. MOURLET, La Guerre des Idées, Trédaniel 1993.

LE CHEVAL DANS LA TRADITION EUROPEENNE

Claude DENYS

Le culte du cheval fait partie des plus vieilles traditions des peuples de l'Europe ancienne. Cet animal, considéré comme la plus noble conquête de l'homme, occupe une place d'honneur dans notre bestiaire sacré, notre mythologie et notre littérature .

Très tôt dans l'Antiquité s'est développée, parallèlement à l'équitation utilitaire des paysans et des soldats, une équitation sacrée et aristocratique, s'adressant à un petit nombre de chevaux sélectionnés et de cavaliers "initiés".

Dans cette tradition, le symbolisme du cheval prend toute sa richesse. Car le cheval est pour le Chevalier l'instrument de sa Quête. Le cheval instruit l'homme, l'oblige à dompter en lui le côté obscur. D'origine chtonienne, le cheval a un destin solaire.

Il symbolise par excellence le passage de la mort à la vie, donc le début du printemps, mais aussi la conquête de l'immortalité pour le héros.

Pour celui qui la pratique avec art et conscience, l'équitation est une expérience d'une grande intensité. C'est en effet l'alliance sacrée de l'homme démiurge avec l'enfant du Vent et du Soleil. C'est l'entente toujours recréée entre deux êtres vivants dont l'alliance remonte à des millénaires. Chacun a sa valeur, sa volonté et sa personnalité propre, avec le risque de réaction violente et imprévue de la part de la monture en cas de désaccord. Le cheval révèle les faiblesses du cavalier, et, par ce fait même l'éduque. Tout bon cavalier doit donc créer l'harmonie en lui-même avant d'espérer l'obtenir dans le couple homme-cheval. Mais sa récompense sera la possession complète des forces de la monture dans le respect de sa beauté et de sa fougue naturelles.

Pour cette raison, le cheval a été vénéré comme l'élément principal de la "panoplie" du Chevalier, ce que rappelle, au cours de la cérémonie d'intronisation du nouveau Chevalier, l'octroi des éperons avant même la remise de l'épée.

Pour le Chevalier d'ailleurs, la principale école, hormis la guerre, de vaillance et de loyauté, sera le tournoi, au cours duquel la bonne entente avec sa monture est le préalable nécessaire à toute réussite.

Toutefois l'alliance de l'homme européen et du cheval ne peut se résumer aux grands siècles de la Chevalerie. Dès le Néolithique, l'équitation est née de l'emploi du cheval par l'homme pour ses transports rapides et ses conquêtes. Instinctive d'abord, elle se codifie pour devenir un art chez les peuples amateurs de beauté. Le premier traité d'équitation et de dressage est l'oeuvre du Grec Xénophon. Mais dans toute l'Europe, le cheval prend dès l'Antiquité une grande valeur symbolique et matérielle: il est la marque des puissants et des riches, mais surtout, il est l'instrument de la guerre et de la conquête. Il le restera jusqu'à une époque très récente. La dernière charge de cavalerie en Europe, celle des Kalarachis et des Cosaques - sous uniforme soviétique ou allemand -, a eu lieu lors du dernier conflit mondial. L'histoire tragique des Kalarachis est à cet égard légendaire: vaincus en 1945, ils acceptèrent de se rendre aux Anglais à condition de ne pas être livrés aux Soviétiques et de ne pas être séparés de leurs chevaux. Sur l'ordre de Churchill, les hommes furent remis à Staline, qui les fit déporter, et les chevaux furent embarqués par les Anglais. Presque tous se révélèrent alors inutilisables sans leur maître légitime et aucun ne survécut bien longtemps à cette félonie.

Cet épisode peu glorieux de l'histoire d'Albion la perfide pourrait s'inscrire dans la longue tradition du rapport entre le cheval et la mort de l'homme. En Europe, le cheval a eu longtemps sa place dans la tombe de son maître, comme en témoignent de nombreuses découvertes d'ossements dans les sépultures. Mais son rôle funéraire n'est pas uniquement passif. Le cheval est aussi messager de la Mort et animal psychopompe. En Scandinavie, le cheval introduit le défunt dans le Valhöll; en Gaule, Epona emmène les âmes vers l'au-delà. Les Walkyries, cavalières émérites, ont pour mission de choisir les guerriers qui seront tués avec honneur au combat et qui, de ce fait, accéderont au royaume des Héros et des Dieux. C'est par sa jument Grani, enfin, que Krimehilde apprend la mort de son époux Siegfried...

Messager de la mort et compagnon dans la vie, le cheval est capable de

franchir la porte entre le monde des vivants et le monde des morts. D'où sa qualité d'instrument de la Quête initiatique mais aussi la dualité de son symbolisme: il est à la fois animal chtonien et solaire. Sleipnir, le cheval d'Odin, le dieu souverain, est né de Loki, le dieu incontrôlable, et de l'étalon du géant constructeur d'Asgard. Il vient d'un monde de forces non dominées mais aide, avec Odin, à l'ordonnement du monde. De même Pégase porte la foudre de Zeus mais est né du sang de Méduse, vaincue par le héros Persée: son origine est le Chaos (ou l'Océan d'après certains mythes) mais son destin est le triomphe de la lumière et de la vie après l'intervention de l'homme ou du héros.

Au cheval est donc liée l'idée de régénération du monde ordonné après la destruction ou le chaos. C'est la raison pour laquelle, dans les Védas, le sacrifice du cheval est célébré comme re-présentation de l'origine du monde.

*“Quand tu hennis pour la première fois
Venant de naître,
Surgissant de l'océan ou de l'empyrée,
Avec tes ailes de faucon
Et tes bras d'antilope,
Telle fut ta grande, ta mémorable naissance,
O, Cheval...”*

RIG VEDA



NON, LES DIEUX NE SONT PAS MORTS !

Marc HUGIN

Il ne se passe guère de semaine où je ne lise, dans les gazettes les plus diverses, d'énormes manchettes du style "Dieu est mort", comme si l'on redécouvrait tout à coup le constat nietzschéen, formulé voici un siècle.

Et, ce constat redécouvert, ce ne sont que lamentations, gesticulations, pleurs et grincements de dents pour "porter remède" à une situation créée, rappelons-le tout de même, par les Monothéistes de tout poil.

Dieu est-il vraiment mort, au fait, et quel Dieu? Il serait trop long de gloser sur le sujet. A lire ou à relire certains textes aujourd'hui, textes des siècles passés ou prose journalistique fraîche d'encre, on a le sentiment d'entrer doucement dans une sorte de catalepsie fortement teintée de schizophrénie: le malade se porte bien mais délire dès que lancé sur les rails de la pensée totalitaire, qu'elle soit monothéiste ou... mono-athéiste.

J'en faisais récemment la remarque à un chantre de l'Apocalypse plongé en état d'hébétude face au fameux "Dieu est mort" et à la chute du Mur de Berlin: "religion" et "athéisme" s'effondrant ensemble, que restait-il? Certes cela peut paraître fâcheux pour quelques-uns. Mais cela ne modifiera en rien l'existence des Dogons du Mali, des Tibétains du Népal et des Animistes de tous les pays, qui, en somme, représentent au moins 80 à 90% de la population du globe. Le brave homme en question finit par m'objecter que, peut-être, les Animistes représentaient moins de 80% du globe... Quoique, même en comptant les catholicisés, les mosaïsés ou les islamisés de force ou d'habitude sociale, je ne sois pas réellement convaincu...

En vérité, je vous le dis: que Dieu "soit mort" ou qu'il ne le soit pas, c'est après tout son affaire. Ce qui importe, c'est que les Dieux sont vivants.



Là est l'authentique Paganisme, transmis d'âge en âge dans toutes les civilisations, sous toutes les latitudes. Comme ces Grecs antiques, j'emporte mes Dieux avec moi, là où je pars, contrairement à ce conventionnel un peu borné qui n'emportait pas la terre de son pays à la semelle de ses souliers.

En réalité, non seulement les Dieux sont vivants, mais, de surcroît, ils sont partout pour qui sait les voir, pour qui les laisse parler en soi-même.

En réalité, ils sont bien vivants, bien immanents et éternels, aussi longtemps que nous les porterons en nous et bien au-delà encore.

Toute l'Histoire démontre l'immanence et l'éternité de nos Dieux.

Rhabillés de tous les oripeaux sulpiciens, revêtus de carcans trop étroits, ils ont su, avec obstination, se réinstaller dans leurs lieux, leurs espaces, dans nos comportements.

Cet ici qu'intervient, et non pas en d'autres polémiques stériles et manichéennes entre Paganisme et Monothéisme, le sentiment identitaire, qui est d'ailleurs un sentiment fidélicitaire. Certes les Dieux peuvent mourir sous d'anciennes appellations, mais nous savons que c'est pour revivre immédiatement sous d'autres, comme le serpent fait sa mue.

Odin, Zeus, Jupiter, Sol Invictus: qu'importe leur nom d'époque si l'un ou l'autre nous donne pour mission de transmettre sa mémoire.

Toutes les mythologies sont du reste encombrées de disputes olympiennes à n'en plus finir, étrangement calquées sur celles des hommes, les uns payant parfois pour les autres et inversement. La tragédie antique n'a pas d'autre ressort.

L'essentiel est d'abord la Tradition, transmise d'âge en âge, celle que se transmet oralement et contre laquelle les tenants du Livre ne peuvent rien.

Laissons à leurs lamentations les "orphelins de Dieu", nous qui savons que nos Dieux se gaussent de ce spectacle, du reste prévisible depuis belle lurette.

Laissons délirer les Babéliens en tous genres et autres utopistes, sectaristes, illuminés: Zeus frappe de folie ceux qu'il veut perdre.

A la Quête dionysiaque et prométhéenne succède toujours l'ineffable rayonnement apollinien. Hélios frappe de folie mais, comme Zeus, il guérit tout.

Divine révélation de l'écologie post-matérialiste: ce sont les forêts et les sources qui nous enseignent le mieux la place des hommes...

DIONYSOS, LE MYTHE ET LE CULTE

B. VERRIEUX

La collection TEL de Gallimard propose la réédition d'un ouvrage fondamental sur celui qu'Hölderlin surnomma "Saint Bacchus". Initialement paru en 1933, ce DIONYSOS de l'Allemand Walter F. OTTO a le mérite de remettre quelques pendules à l'heure. (1)

Il s'agit d'un travail riche et audacieux, qui prend tout d'abord le parti d'affirmer que, si la relation de l'homme avec ses dieux n'est pas purement désintéressée (de la même manière que le Chrétien cherche avant tout à sauver son âme), le Païen est toujours en quête d'une vérité artistique; les Anciens, poètes et philosophes, ont en effet toujours dépassé le simple accomplissement religieux dans la foi.

De ces âges dorés nous sont parvenus un mythe et un culte dont les définitions sont devenues quelque peu abstraites. Le culte est tellement fondu dans notre quotidien que nus, fors de très rares sociologues et inspirés observateurs (2), n'a révélé sa réalité. Le mythe est plus généralement dévalorisé en regard du culte. Les arts n'étant plus, ou peu, de son domaine aujourd'hui, le mythe a donc perdu de son "accessibilité".

Notre civilisation, issue de mythes souverains, a failli oublier la richesse d'un Dionysos, forcené, possédé, familier des morts mais aussi dieu de l'ivresse et de l'amour.

Nietzsche, Hölderlin, Hegel et quelques autres ont heureusement transmis son vital message jusqu'à nous: cette richesse des contradictions qui libèrent l'être et lui ouvrent les portes de la vérité originelle. A l'origine, on trouve toujours l'apparition du divin.



Walter OTTO, s'il ne la situe pas précisément, tente une reconstitution non conformiste mais parfaitement plausible.

En Grèce, où l'on s'accorde à dire que le dieu apparut bien après ses manifestation en Thrace ou en Phrygie, il est permis de penser qu'il effectua là une manière de ressourcement. Puisque les rites "importés" par lui-même auraient déjà appartenu à la population pré-hellénique. Nulle irruption violente du dieu au thyrses en Europe donc. Ni rapport d'un tel événement dans les textes. A Delphes, on célébrait le dieu du vin bien avant Apollon. L'épopée homérique est pleine de cultes et de mythes dionysiaques. Selon OTTO, "le dieu doit avoir été chez lui au sein de la civilisation grecque au moins déjà vers la fin du IIème millénaire". Voilà qui contredit les théories d'un Dionysos venu tout droit d'Asie Mineure...

Son nom pourrait d'ailleurs être composé de NYSA, ville indienne où nombre d'historiens le font naître, et du génitif de Zeus: DIOS. Euripide, quant à lui, le fait naître à Thèbes...

Il y a certes encore à débrouiller mais les thèses énoncées et encore soutenues de nos jours au sujet des origines extra-européennes du dieu grec prennent un sérieux coup dans l'aile. La lecture de ce DIONYSOS permettra également de se remémorer les aspects marquants de la ainsi que mythologie tout ce que les Chrétiens ont pu y puiser pour édifier leur propagande.

Dionysos, le "deux fois né", préfigurant la naissance et la résurrection du Christ. Séléné, sa mère mortelle, fécondée par un dieu (engendré et non créé, de même nature que le père, en l'occurrence Zeus). La montée de la même Séléné, en son corps charnel, chez les dieux de l'Olympe a un léger parfum d'assomption. Un culte lui sera d'ailleurs voué, comme à Marie. L'âne qui apparaît comme monture du saint Bacchus dans l'histoire (voir le dimanche des Rameaux); le vin changé en eau une fois la célébration terminée (les Noces de Canaan à rebours) ou plus radicalement, le vin coulant à flot lors de l'épiphanie du dieu (voir l'Eucharistie des Chrétiens), et l'eau, enfin, élément de Dionysos, secret originel de toute vie (le baptême).

Mais la récupération s'arrête ici. On n'a jamais identifié Jésus au taureau ou au bouc, symboles de puissance et de fécondité! Les femmes ne le suivaient pas en cortège, la messe ne s'effectue pas "dans la solitude des forêts et sur les cimes les plus élevées". On n'extravague pas durant la procession, on ne boit pas le vin qui "métamorphose, inspire et élève", on ne connaît point l'extase, qui fait que cette mort et cette vie, issues des profondeurs, puissent cohabiter.

Ce dieu dément dans un monde qui ne l'est pas moins, mais toujours présent et capable de nous marquer à nouveau, n'est-il pas en quelque sorte l'image la plus parfaite du Surhomme, tel que Nietzsche l'évoqua?

(1) Walter F. OTTO, Dionysos, le mythe et le culte, Gallimard 1992, 58FF.

(2) Michel MAFFESOLI, L'Ombre de Dionysos, Biblio-essai 1991.

De

Walter F. OTTO, on lira la toute récente réédition, chez Payot, des "Dieux de la Grèce", ouvrage fondamental sur la conception grecque du Sacré, vu de l'intérieur par un suivant de Zeus Olympien.



ACTUALITE DES MYTHES GRECS

Pascale VERBAANDERT

Ariane EISSEN, ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure et agrégée en Lettres classiques nous fait cadeau d'un ouvrage bien différent des "mythologies grecques" traditionnelles.*

Elle offre à la curiosité d'un large public les grandes légendes antiques qui structurent encore notre vision du monde actuelle.

Sa présentation est claire et originale: notre auteur regroupe intelligemment les mythes en cycles; par exemple, le premier cycle est celui des mythes relatifs aux origines de l'univers, à l'âge d'or et à Prométhée.

Madame Eissen a effectué un travail alliant une grande précision scientifique à une vaste culture: elle puise aux textes antiques (chez Hésiode, Eschyle, Euripide et les poètes latins) la base de sa réflexion et conduit le lecteur à travers les différents états du mythe, jusqu'à l'époque contemporaine.

Les ouvrages érudits qui ont tenté d'éclairer ces mythes sont ensuite présentés sous forme de judicieux résumés. Le mythe d'Oedipe et sa postérité illustrent parfaitement la démarche: après une présentation de la forme archaïque du mythe, ses variantes littéraires chez Euripide ou Sophocle, un chapitre entier est consacré aux commentateurs. Nous y retrouvons bien entendu l'interprétation psychanalytique de Freud et, en regard, la critique de cette dernière par le structuraliste J.P. Vernant (Oedipe sans complexe, in "Mythe et Tragédie en Grèce antique I", Paris 1972). L'essentiel de la polémique est rendu accessible en quelques pages.

La complexité d'un tel mythe exigeait d'autres regards: celui des historiens, des comparatistes, des anthropologues... et pourtant l'énigme n'est pas encore résolue!

L'attention particulière accordée à la postérité littéraire, cinématographique, voire musicale d'un mythe élève cette compilation au niveau d'un véritable ouvrage de référence.

Si la "Machine infernale" de Cocteau ne laisse aucun doute sur ses origines oedipiennes, il est en revanche moins évident de discerner la fascination qu'Oedipe exerça sur Robbe-Grillet.

Et pourtant, "Les Gommages", histoire d'un détective dont l'enquête fait resurgir son propre passé constituent bien une "réécriture originale du mythe", qu'Arianne Eissen a débusquée pour nous.

Ce livre éclectique ne pouvait oublier le cinéma, technique moderne qui a peut-être le mieux exprimé les forces brutales du meurtre et de l'inceste. Oedipe-Roi devient indissociable de Pasolini. De l'abondance et de la variété des textes émerge une évidence: c'est le mythe grec qui a nourri, sans interruption depuis l'Antiquité, la littérature et les arts européens.

Une même Médée prête ses incertitudes à Corneille, Anouilh, Müller et Pasolini...

Que les lecteurs non spécialistes ne se découragent pas: des annexes lui permettent de se diriger dans le dédale des généalogies divines et des dates.

Les mythes grecs ne sont pas morts, la preuve en est que nous ne pourrions vivre sans eux.

* A. EISSEN, *Les Mythes grecs*, Belin 1993.



LA MORT DE NÉRON

Michel Mourlet

C'est en écrivant sa "Mort de Néron" que Michel Mourlet s'est découvert païen:(1). Ce petit livre est celui de l'auteur que je préfère.

Pour des raisons de climat, de registre et pour les qualités propres de l'ouvrage. Il faut un peu de tout cela pour revendiquer une pièce, plus que tout. Je ne me vois pas, à qualité égale, mordre à la fin d'un prince inca, ou à la geste de Siddharta (Siddharta, c'est surtout pour moi le nom d'une Villa en courbe, secrète et ombragée, au-dessus de Tanger dans le quartier du Jbel). On doit être moins intolérant en matière de roman: un roman boréal ou islandais, une Atlantide viking m'émouvra plus qu'une pièce viking, si la mythologie viking m'indiffère.

Au théâtre, il faut de la mythologie, ou cette mythologie civile qu'est l'histoire. Mythologie civile? païenne, d'abord.

Je me souviens très bien des circonstances qui ont entouré ma découverte du Néron de Michel Mourlet. J'étais donc à Tanger, non loin de chez le Colonel Siddharta; et profitais, comme d'un miracle, de tous ces bouts de culture qui me passaient entre les doigts et qu'en France, je n'eusse pas même songé à relever: damiers du Casino Espagnol, beauté brune des jeunes Berbères, bouts de théâtre. Toutes les formes de théâtre. Joli théâtre de collège, vive jeunesse de nos plus belles élèves déguisées en comtesses ou barmen-récitants, tragédies raclées de Beckett (l'auteur le plus donné à l'époque dans l'ancien préside international), etc... On a le droit d'ailleurs de préférer la petite barman à traits grecs, timide et musicale, venue un soir mauresque de 3 juin nous présenter un intermède de Tardieu (un intermède; en d'autres temps, plus alexandrins et plus païens, on eût dit: un mime). Théâtre de poche:

j'ai déjà vu jouer Obaldia sur un banc de jardin public, en plein air, devant une troupe d'enfants assis en tailleur sur le gravier blond; et pour indiquer les limites de la scène, toute idéale, toute théorique, l'une des actrices s'était contentée de tracer du pied, d'entrée de jeu, une façon de rectangle ou de marelle autour du banc vert où tout allait se passer et crier. Et n'est-ce pas du patronage, justement, que datent nos premiers émois scéniques?

J'ai tenu à relever ces hasards, pour mieux marquer la différence avec ce qui m'attendait, peu après, dans ma boîte postale: cette Mort de Néron (2) toute fraîche émoulue de son tout récent Prix Montherlant 1987. Et si j'avais habité la Zone, le théâtre ferrailleur que j'aurais été goûter entre deux coups de péniche et métro-RER du côté de Vincennes ou d'Aubervilliers aurait-il valu beaucoup plus cher? C'est dire la nouveauté que peut représenter le vieux théâtre de Mourlet en fait d'antipode à tous égards. C'était l'époque où je travaillais moi-même à un Agamemnon (3) dont on a, au bout de cinq ans, vendu 32 exemplaires, dont 12 par erreur, un libraire parisien ayant fait un achat groupé de ce qu'il prenait pour la pièce auguste d'Eschyle. C'était l'époque où je repaysais ma propre écriture auprès du théâtre de Sénèque et où tout me prédisposait à l'un de ces hasards objectifs qui nous viennent par de brutaux chemins détournés de plus loin que nous seuls, et nous marquent longtemps, comme une effigie heurtée du bout du pied sur de très vieilles routes.

Or du théâtre romain (romain, pas grec), Michel Mourlet possède la brièveté. Sa Mort de Néron tient un acte et sept tableaux. Pas un de plus. Rythme! Rythme-dialogue, rythme d'une action à tout coup précipitée vers sa fin, rythme vivant d'un texte assez physique (car cette pièce fut dite à la radio en 1963). Et d'emblée, certitude de théâtre (ce qui n'est pas si fréquent de nos jours), comme de ces poèmes dont on sent dès le premier vers que ce seront, que ce sont de vrais poèmes - quand tant d'autres s'effiloquent dès le premier hémistiche.

Ce Néron a un goût de catacombe et d'atrium qui en resserre l'intimité: Néron est ici réfugié chez son affranchi Phain, et la foule dehors clame sa mort.

Autre hasard objectif: je venais de voir à Lisbonne une mauvaise Electre, mais dans un espace prenant entre tous: une façon de fosse aux lions étroite au-dessus, et autour de laquelle siégeaient les spectateurs comme autant d'archontes. Or c'est bien dans de telles caves à senteur de terre fraîche, de terre rouge et meuble qu'il fallait se représenter ce Néron-ci, et pas seulement parce qu'un des personnages de Michel Mourlet est mirmillon.

Soudain s'y creusait une tombe, celle de Clytemnestre. Ici, celle du Tyran lui-même.

Le style, salubre et dépouillé, sa poésie de l'image, très adroitement dosée, l'heureux dessin du rôle-titre, l'économie de l'ensemble: autant d'éléments qui pourraient nous faire croire qu'il s'agit ici, parfois, de la traduction mais bien française de la tragédie prétexte de quelque Pseudo-Tacite ou Pseudo-Sénèque de Moyen-Empire (le Pseudo-Sénèque n'est-il pas l'auteur d'une Octavie (4) tout aussi néronienne?), ce qui, après tout, représente ici le plus juste éloge qui soit." on songe malgré soi à la petite école de rhéteur romain où vous aimeriez sans doute, en songe, qu'un enfant apprît un jour votre nom" (Saint-John Perse)...

(1) ANTAIOS 1, Solstice d'été 1993, p.13.

(2) Editions Loris TALMART, 9 Rue de Médicis, F-75006 Paris.

(3) Si vous désirez acheter le 34ème exemplaire (80FF),
voici l'adresse du dévoué éditeur: J et D éd., 2 Rue Cazaubon-Norbert,
F-64000 Pau.

(4) Cette pièce est donnée par la prestigieuse collection Budé avec tout le reste, non apocryphe, du théâtre de Sénèque (deux tomes toujours disponibles). J'entends, plus haut, "prétexte" dans tous les sens du terme, dont celui, romain, de tragédie "prétexte", c'est-à-dire de haute allure, jouée en toge blanche, bordée de pourpre, comme celle des enfants ou des hauts magistrats.

Daniel ARANJO, agrégé et docteur, est professeur de méthodologie et de communication à la Faculté de Droit et de Sciences économiques de Pau. Il est l'auteur d'un Agamemnon, tragédie grecque pour le synthétiseur, où le mythe grec est revu à la lueur de l'histoire actuelle.

LE DERNIER CONCURRENT DU CHRIST

Daniel Aranjo

Le professeur Turcan, de la Sorbonne, vient de consacrer un lumineux ouvrage à MITHRA: thème attachant s'il en est, auquel il avait déjà voué un fort érudit MITHRAS PLATONICUS (Brill, Leyde 1975).

Pour l'heure, et pour les lecteurs pressés, ce petit compendium constituera une précieuse introduction à ce dieu trop peu connu, même des latinistes, et qui, pourtant, représenta un concurrent dangereux pour le Christianisme en ses débuts. "Si le monde n'avait pas été chrétien, a pu soutenir avec excès Renan, il eût été mithriaste".

Depuis ses origines orientales et essentiellement perses (Mithra survivant toujours là-bas, malgré la Révolution islamique, dans le cadre du Mazdéisme, mais sous une forme qui n'a guère à voir avec le Mithra gréco-romain), jusqu'à son apogée du IIème siècle après Jésus-Christ, et sa destruction sous les coups du Christianisme, qui décapite les "idoles sataniques" de ces Saturnes léontocéphales, le culte de Mithra représente plusieurs siècles de vicissitudes religieuses, et d'espérances humaines.

Beaucoup d'aspects de la question nous demeurent fermés. On peut cependant établir l'état civil du Mithriacisme comme suit: religion mystérique, solaire et cyclique, fondée sur le sacrifice-communion du "mithraeum" (sorte de grotte-tanière enfouie), et, à travers ce sacrifice, sur la réactualisation mythique du meurtre initial du Taureau, force de la Terre et de l'Obscurité, par le dieu Mithra, qui va ensuite supplanter le Soleil sur son propre char: c'est le SOL INVICTUS, le DEUS INVICTUS de l'épigraphie. Le salut apporté à l'initié, nécessairement masculin et dévoué aux valeurs du courage, est un salut "biocosmique"; et non pas individuel, ni proprement spirituel.

Ce qui trace à soi seul les limites de ce culte élitiste et panthéiste, et fait de lui une sorte de contre-épreuve, de palimpseste, du Christianisme, avec qui il a d'ailleurs quelques éléments de communs: sacrifice-communion d'origine orientale, implantation d'abord quasi uniquement citadine, ou dieu né du roc, parmi des bergers...un 25 décembre!

Dans le cas de Mithra, c'est en effet sur les traces surtout de l'armée et de l'administration impériale que le culte se répand. Même si nul empereur, sauf exception très limitée, n'est ouvertement mithriaste, ce culte de scribes, de fonctionnaires et de prétoriens, parfois de souche, eux-mêmes, orientale, n'en soutient pas moins, subrepticement, souterrainement, les valeurs de la vaste romanité païenne et impériale: un peu comme la franc-maçonnerie fut le culte souterrain et "mystérique" de la Troisième République.

Mithra fut la lumière souterraine des cités-garnisons et du limes fortifié.

Dans ce monde romain qui s'essouffle, se disperse, et cherche enfin ses dieux, le professeur Turcan s'est intéressé au Mithriacisme comme à un "phénomène de société en décomposition", à travers les hommes, les mortels, qui en escomptaient l'Immortel.

Il ya, au Musée de Mérida (l'ancienne Emerita, l'ancienne cité-vétérans de toutes les Espagnes), un Saturne à l'encolure léonine, mais décapité.

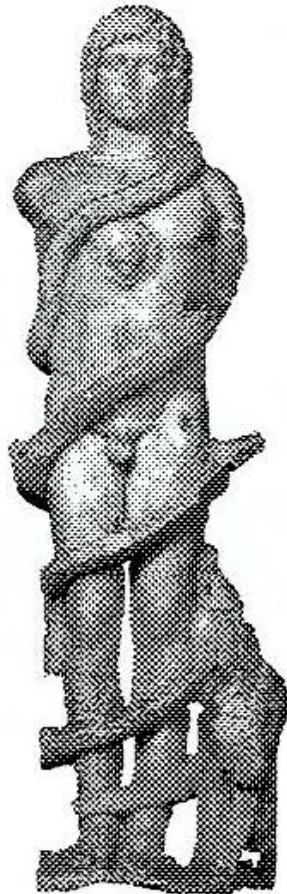
Puissant, en vérité, dans ses brisures, comme une statue mutilée, ou foudroyée dans son inachèvement, d'un Michel-Ange de fond de province ibère.

L'image même du Mithriacisme, raidie en sa volonté hautaine d'Eternité astrale, mais décapitée jusque sur son propre socle par l'Histoire, irréversible, et le Christianisme.

Quand redeviendrons-nous mithriastes?

Robert TURCAN, "Mithra et le Mithriacisme", Belles Lettres, sept. 1993, 100FF.

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, Robert Turcan a notamment publié, aux Belles Lettres, "Vivre à la cour des Césars" (1987) et "Les Cultes orientaux dans le monde romain" (1992).



LE JEUNE SATURNE MITHRIAQUE DE MERIDA

Mérida est la ville des "emeriti", les vétérans de l'armée impériale. Certains, comme un nommé Antistes Persicus de l'épigraphie locale, sont d'origine orientale. D'après Tertullien, qui s'en moque, MITHRA proposait "une façon de résurrection". Avons-nous ici un jeune ressuscité ou, à travers cette statue, l'image de la Résurrection biocosmique elle-même, la jeunesse devenant une métaphore de l'Eternité? Le Serpent représente le Soleil, en ses enroulements cycliques à travers la gravitation cosmique du Zodiaque.

(C) Fisa I.G., Barcelone.

D'IMHOTEP A COPERNIC

Jean-Christophe MATHELIN

Sous ce titre, l'Université Libre de Bruxelles publie les actes d'un colloque international consacré à l'astronomie et aux mathématiques des origines orientales au moyen âge.

Ce recueil de communications universitaires souffre de deux défauts généralement inhérents à ce genre de publication: il s'adresse à des lecteurs avertis et manque d'illustrations, voire de simples schémas explicatifs. Ces petites réserves faites, deux interventions ont retenu notre intérêt: celle de G. DONNAY, professeur à l'ULB et conservateur du Musée archéologique de Mariémont, consacrée à "La révolution des orbites célestes d'Anaximandre à Copernic" et celle de L. COULOUBARITSIS, professeur à l'ULB et directeur de l'Institut d'Histoire des Polythéismes antiques de Bruxelles, intitulée "Cosmogonies et cosmologies présocratiques".

Dans la première intervention, Copernic apparaît bien plus comme continuateur que comme révolutionnaire. En effet, d'une part la théorie de l'héliocentrisme avait été défendue par Aristarque de Samos (III^{ème} siècle AC). D'autre part Copernic conserve les notions héritées de l'Antiquité, telles que la sphère des étoiles fixes, ainsi que le principe du mouvement circulaire uniforme pour les planètes, avec son corollaire, le système d'épicycles/déférents. Néanmoins il simplifie grandement le système, à la lumière des calculs précis de Ptolémée, tout en renouvelant la vieille théorie d'Aristarque.

D'un autre point de vue, Copernic apparaît bien comme le premier physicien moderne: sa théorie offre l'immense avantage d'expliquer simplement les mouvements planétaires, tout en résolvant l'opposition entre les planètes

“inférieures” (Mercure, Vénus), ne s'écartant jamais beaucoup du Soleil, et les planètes “supérieures” (Mars, Jupiter, Saturne), se déplaçant à travers tout le ciel. Les systèmes géocentriques, en particulier celui de Ptolémée, ne pouvaient résoudre ce problème qu'en supposant les planètes inférieures régies par des lois particulières, or la démarche scientifique suppose l'universalité des lois de la physique.

La théorie héliocentrique avait une autre conséquence, qui avait fait reculer les philosophes de l'Antiquité: elle repoussait très loin la sphère des étoiles. Ceci était, a priori, moins choquant pour la théologie chrétienne, habituée à considérer l'infini en Dieu. Toutefois, l'autorité intacte d'Aristote - postulant la Terre au centre du Cosmos-, relayée par Thomas d'Aquin, constituait un obstacle insurmontable.

Par crainte des foudres de l'Eglise, Copernic ne publia sa théorie, mûrie pendant trente ans, que l'année de sa mort.

Giordano Bruno et Galilée, quelques décennies plus tard, n'eurent pas cette prudence et l'apprirent à leurs dépens.

La seconde étude traite des cosmogonies (formations du monde) et, à ce titre, nous semble très intéressante car elle concerne un critère fondamental pour séparer les religions “païennes” des “monothéismes” tels que Judaïsme, Christianisme et Islam. Pour ces dernières en effet, le Cosmos a été créé par Dieu et à ce titre a eu une naissance et aura d'ailleurs une fin: le jour du Jugement dernier. Pour les religions “païennes”, polythéistes (mais non exclusivement) et panthéistes, le Cosmos est éternel puisqu'incrée: non pas créature de Dieu mais Dieu lui-même.*

Or, paradoxalement, les auteurs grecs présocratiques, dont Hésiode, relatent des cosmogonies, tout en s'accordant sur l'éternité de l'univers, notion qui survivra jusqu'à la fin de l'Antiquité et au-delà, chez les Néo-Platoniciens en particulier.

L'explication tient dans l'idée que se faisaient les Anciens de leurs mythes. On a pu dire très justement que le mythe est un mensonge qui conduit à la vérité. Pourquoi dès lors travestir la vérité? Parce que celle-ci est souvent indicible, et s'approche plus aisément par des comparaisons, des symboles. Mais surtout parce que les “belles histoires” avaient le double mérite de distraire le vulgaire, tout en forçant le subtil à la réflexion par leur invraisemblance.**

En d'autres termes, les Anciens ne croyaient pas à leurs mythes, mais ils

les vénéraient car ils sentaient, plus ou moins consciemment, qu'ils véhiculaient un savoir profond.

À l'inverse, les "religions du Livre" (Torah, Bible, Coran) s'en tiennent à une lecture au premier degré des mythes fondateurs, avec ce que cela suppose d'immobilisme et de fanatisme.

** Il est curieux de constater que le mythe de la genèse de l'Univers se retrouve aujourd'hui dans la théorie du Big Bang, laquelle fut proposée en 1931 par Georges Lemaitre...astronome ecclésiastique!
Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette théorie ne fait pas l'unanimité chez les scientifiques. Un de ses plus vigoureux détracteurs est le britannique Fred Hoyle, partisan d'un Univers éternel...*

*** Julien ("Sur la Mère des Dieux") et Saloustios ("Des et Dieux du Monde"), par exemple, sont très clairs à ce sujet.*

F. MAWET et P. TALON, " D'Imhotep à Copernic. Astronomie et mathématiques des origines orientales au moyen âge", Leuven 1992, Peeters.



PHILOSOPHIE DE L'ALCHIMIE

Marc CELS

Professeur à la Sorbonne de Philosophie de la religion, Françoise Bonardel a déjà publié un Que Sais-je consacré à l'Hermétisme (PUF 1985) ainsi qu'un essai sur Artaud.**

Son dernier ouvrage, qui vient de paraître*, devrait la ranger parmi les grandes spécialistes de l'ARS MAGNA.

Dédié à G. Durand, il s'agit d'une somme écrasante d'un savoir souvent inédit, volume ardu et érudit qui traite des rapports entre Grand Oeuvre et Modernité. On peut y voir une réhabilitation de la philosophie hermétique et de la Naturphilosophie, "continent noir" de la pensée occidentale et par ce fait même, sujet délaissé par la majorité des historiens de la philosophie. Schelling, en son temps, avait souligné la facilité avec laquelle le rationalisme rejetait les "doctrines mystiques".

F. Bonardel ne parodie nullement les exigences des Fils d'Hermès et reste à mille lieues de l'ésotérisme mercantile ou sectaire, cette insupportable illustration du confusionnisme contemporain. L'objectif de ce courant de pensée d'une richesse inouïe était, est encore, de réactiver "la grande intuition de la nature" (J. Boehme).

En ce sens, l'alchimie ne se réduit pas à une étape de l'histoire de la chimie mais elle est "maîtrise redevenue souveraine de l'autoguérison", "noeud d'une articulation irremplaçable entre unité et multiplicité, matière et esprit".



Tentation "fusionnelle", "sensualité d'âme", refus d'un dualisme mutilant ainsi que de la pensée mécaniste d'un Hegel, réapparition d'Hermès... L'alchimie ne serait-elle donc pas l'une des innombrables expressions de l'Esprit du Paganisme?

* F. BONARDEL, *Philosophie de l'Alchimie*, PUF 1993, 320FF.

** *Du même auteur, A. Artaud ou la fidélité à l'infini*, Paris 1987.



PROXIMA THULE

Nous avons le plaisir d'annoncer la parution prochaine de la première revue française consacrée à la Scandinavie ancienne et médiévale: PROXIMA THULE.*

Editée par la Société des Etudes Nordiques, elle publiera des articles de synthèse sur la littérature norroise, l'histoire des premiers royaumes scandinaves, l'archéologie de l'époque viking, l'écriture runique, l'histoire des religions germaniques, le folklore nordique, etc.

Le premier volume de PROXIMA THULE contiendra notamment un dossier sur LES VIKINGS ET LEUR EXPANSION, en prolongement de la mémorable exposition organisée au Grand Palais en 1992.

Ce dossier comprendra les articles suivants: "Les camps fortifiés des Vikings au Danemark" (par E. Roesdahl), "La seconde vague des raids vikings contre l'Europe occidentale (par B. Almgren), "La Finlande à l'époque viking" (par L. Hilander) et "La colonisation scandinave en Normandie" (par G. Fellows-Jensen) ainsi que des comptes rendus d'ouvrages récents sur ces questions par F.-X. Dillmann, F. Durand, L. Musset et W. Vodoff. Illustré à l'aide d'une soixantaine de dessins au trait et de photographies noir et blanc, le premier volume de PROXIMA THULE se présentera sous la forme d'un ouvrage broché de 224 pages environ dans un format de 16,5 x 24 cm.

Montant de la souscription: 150FF (+15FF de port) soit 165FF.

Souscription de soutien: 300FF.

Règlement par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de la Société des Etudes Nordiques - N° CCP: Paris 21 791 79 D

*Société des Etudes Nordiques
Ecole Pratique des Hautes Etudes
Section des Sciences Historiques et Philologiques
A la Sorbonne 45-47, rue des Ecoles
F-75005 Paris.*

LE LATIN, CIMENT DE L'EUROPE

Pascale VERBAANDERT

La société VOX LATINA *, émanation de l'Université de Saarbrücken (Universitas Saraviensis) publie quatre fois par an une revue peu banale: elle est entièrement rédigée dans la langue de Cicéron! Réunis sous la devise "Latinitatem colamus", des professeurs allemands, russes et belges se sont donné pour but d'établir un dialogue intra et extra-européens.

Nous retrouvons dans la liste des "cooperatores" le nom du Docteur Gaius Licoppe, promoteur du latin vivant en Belgique et éditeur de la revue bimestrielle MELISSA **, publiée à l'intention des latinistes en herbe et confirmés.

Vox latina s'adresse à tous ceux qui, persuadés que le latin reste un langage européen commun, désirent le pratiquer et le diffuser. Les articles d'inspiration variée touchent toujours au fond culturel européen dont le latin s'est fait l'interprète au cours des siècles. Les comptes rendus d'ouvrages récents nous apprennent que d'étonnants poètes contemporains retrouvent dans leurs odes les rythmes sapphiques.

Pour les amateurs, une grammaire scolaire et un (petit) dictionnaire suffiront à faire renaître la saveur de leurs études latines.

* *VOX LATINA*, Universität FR 6.3

D-66041 Saarbrücken.

Abonnement annuel: 28 DM plus le port. CCP BLZ 590 100 66.

Spécimen gratuit sur demande: se réclamer d'ANTAIOS.

***MELISSA*

Editor responsalis: Gaius Licoppe

Avenue de Tervueren 76

B-1040 Bruxellis.

Abonnement annuel: 400 FB: CCP "AMICI MELISSAE" 000-1484533-45.

La *SOCIETAS LATINA* organise des séminaires de latin vivant et de cuisine romaine (*coquina Romana*).

Un lecteur d'ANTAIOS nous rappelle que Casanova conversait en latin (mais pas avec les dames), que Jaurès écrivit sa thèse sur Marx dans cette langue et qu'une tribu indienne du Canada, convertie à la Vraie Foi en latin, le parle toujours et publie un journal... L'Académie française a décerné son Prix de Poésie en 1992 à G. Immè pour son recueil "Amatoris Periegesis", Ed. Tarmeye 1991. Sursum corda: rien n'est perdu!



QU'EST-CE QU'ANTAIOS ?

A l'occasion du 1600ème anniversaire de l'interdiction par l'empereur Théodose de tous les cultes païens (8 novembre 392), un groupe d'universitaires brabançons a fondé un cercle européen de réflexion sur le Paganisme, ANTAIOS. Dans la mythologie grecque, ANTAIOS était un géant, fils de Poseidon (l'Océan) et de Gaia (la Terre), qui vivait en Libye et forçait tous les voyageurs à lutter avec lui. ANTAIOS remportait toujours la victoire: il était invulnérable tant qu'il touchait l'élément primordial dont il était issu, la Terre. Seul Héraklès parvint à le vaincre en l'empêchant de reprendre ses forces. La symbolique de ce mythe est claire: c'est en gardant le contact avec notre sol que nous resterons nous-mêmes, capables de relever tous les défis, d'affronter toutes les tempêtes. En revanche, si nous nous coupons de nos origines, si nous oublions nos traditions, tôt ou tard nous serons balayés, tels des fétus de paille, privés de force et de volonté.... Ce socle protecteur, ce sol vivifiant, c'est le Paganisme immémorial, c'est l'antique fidélité à nos Dieux. Non point des Dieux personnels et misericordieux, jaloux et intolérants, image ô combien dégradée et infantilissante du Sacré mais des principes intemporels, des modèles éternels qui doivent nous permettre de nous projeter dans un avenir grandiose, digne de nos aïeux.

ANTAIOS est aussi le nom d'une prestigieuse revue dirigée jadis par des Européens selon notre cœur: Ernst JÜNGER et Mircea ELIADE. Elle publia de grands esprits du temps comme Borges, Cioran, Evola, Nelli...

ANTAIOS est enfin le nom d'un jeune cercle de réflexion, enraciné en Brabant mais ouvert sur l'Europe et le monde, qui entend, dans la mesure de ses moyens, promouvoir les recherches sérieuses sur le Paganisme, revivifier

une conception païenne du Sacré et y sensibiliser nos contemporains. Par des conférences, des voyages, par l'édition de livres rares ou inédits: nous pensons publier un essai sur les "morales négatives", un autre sur les institutions de l'Islande païenne, un texte de Friedrich Georg JUNGER sur les sagas, un ouvrage monumental sur les résistances païennes en Gaule du Ier au IXème siècle....

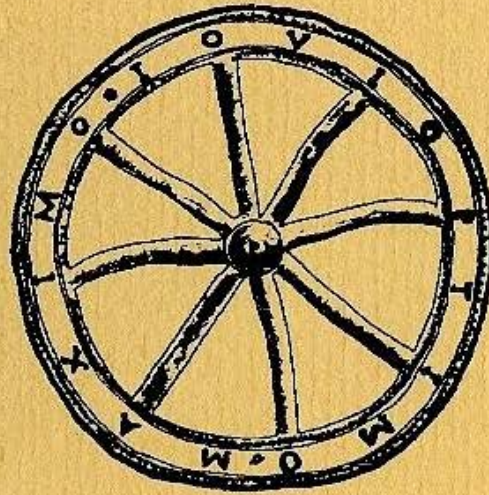
ANTAIOS publie aussi une revue trimestrielle, qui se veut le forum où s'exprimeront tous ceux qui aspirent à une renaissance païenne. Tout texte formulant de manière positive l'Esprit du Paganisme, sa substantifique moelle, toute information intéressante sur des groupes semblables au nôtre sont les bienvenus. Nos traditions y seront étudiées sous un angle qui n'aura rien de passéiste: nulle lamentation sur "la mort des Dieux", concept à nos yeux vide de sens. ANTAIOS se place sous la rouelle de JUPITER/TARANIS, *le très bon et le très grand*, symbole d'éternité et de puissance, mais aussi de syncrétisme: ZEUS, JUPITER, THOR ou TARANIS représentent un même principe...

ANTAIOS travaillera dans un esprit de tolérance et de refus du dogmatisme qui est le propre de la civilisation européenne.

Ed. resp: C. GERARD, 168 rue Washington, B-1050 Bruxelles.



ANTAIOS n'est diffusé que dans quelques librairies amies et surtout par abonnements. La revue ne bénéficie d'aucun subside, d'aucune aide de quelque milliardaire texan que ce soit... Pensez donc à vous abonner, à cotiser généreusement, ou, les fêtes approchant, à offrir un abonnement à un ami. Vous contribuerez ainsi au développement d'une entreprise unique dans le domaine francophone.



ANTAIOS a besoin de votre soutien pour se développer. Si notre projet vous intéresse, veuillez sans retard remplir et nous renvoyer ce coupon.

NOM: PRENOM:

ADRESSE:

CODE POSTAL: VILLE:

- désire devenir membre sympathisant/de soutien/d'honneur d'ANTAIOS et verse donc la somme de FB/FF par chèque ou en liquide.
- commande le numéro 1 d'ANTAIOS (L'Esprit du Paganisme) et verse 260FB/60FF. Au sommaire de ce numéro: entretien avec Michel MOURLET, l'Empereur Julien, le martyrologue des Païens, l'Esprit du Paganisme, les Mystères païens de la Renaissance, Novalis, etc...

ANTAIOS, 168 rue Washington bte 2, B-1050 Bruxelles, Belgique.

SOMMAIRE

EN GUISE D'EDITORIAL
ENTRETIEN AVEC ALAIN DANIELOU.
ENTRETIEN AVEC ARTO PAASILINNA.

LE MYTHE COMME ENJEU:
LA REVUE ANTAIOS DE JUNGER ET ELIADE.

Isabelle Rozet

LOVECRAFT ET LA FREQUENTATION DES DIEUX.

Didier Hendrickx

UNE REFUTATION DE LA CROIX: VICTOR SEGALEN ET LA
QUESTION RELIGIEUSE.

Marc Klugkist

UN LIBERTIN ENTRE PAGANISME ET ORTHODOXIE: GABRIEL
MATZNEFF.

Christopher Gérard

UN EXEMPLE DE MORALE NEGATIVE: LA MORALE DE PASCAL.

Pierre Chassard

LA DIVERGENCE ABSOLUE DE LA PENSEE DE L'ETRE ET DE LA
FOI.

Jean-Marc Vivenza

SABRE AU CLAIR!

Christopher Gérard

LE CHEVAL DANS LA TRADITION EUROPEENNE.

Claude Denys

HUMEUR: NON, LES DIEUX NE SONT PAS MORTS!

Marc Hugin

DIONYSOS, LE MYTHE ET LE CULTE.

Benoît Verrieux

ACTUALITE DES MYTHES GRECS.

Pascale Verbaandert

LA MORT DE NERON.

Daniel Aranjó

LE DERNIER CONCURRENT DU CHRIST.

Daniel Aranjó

D'IMHOTEP A COPERNIC.

Jean-Christophe Mathelin

PHILOSOPHIE DE L'ALCHIMIE.

Marc Cels

FAITS ET GESTES.

QU'EST-QU'ANTAIOS?